

regards

PARAIT LE JEUDI

N° 134

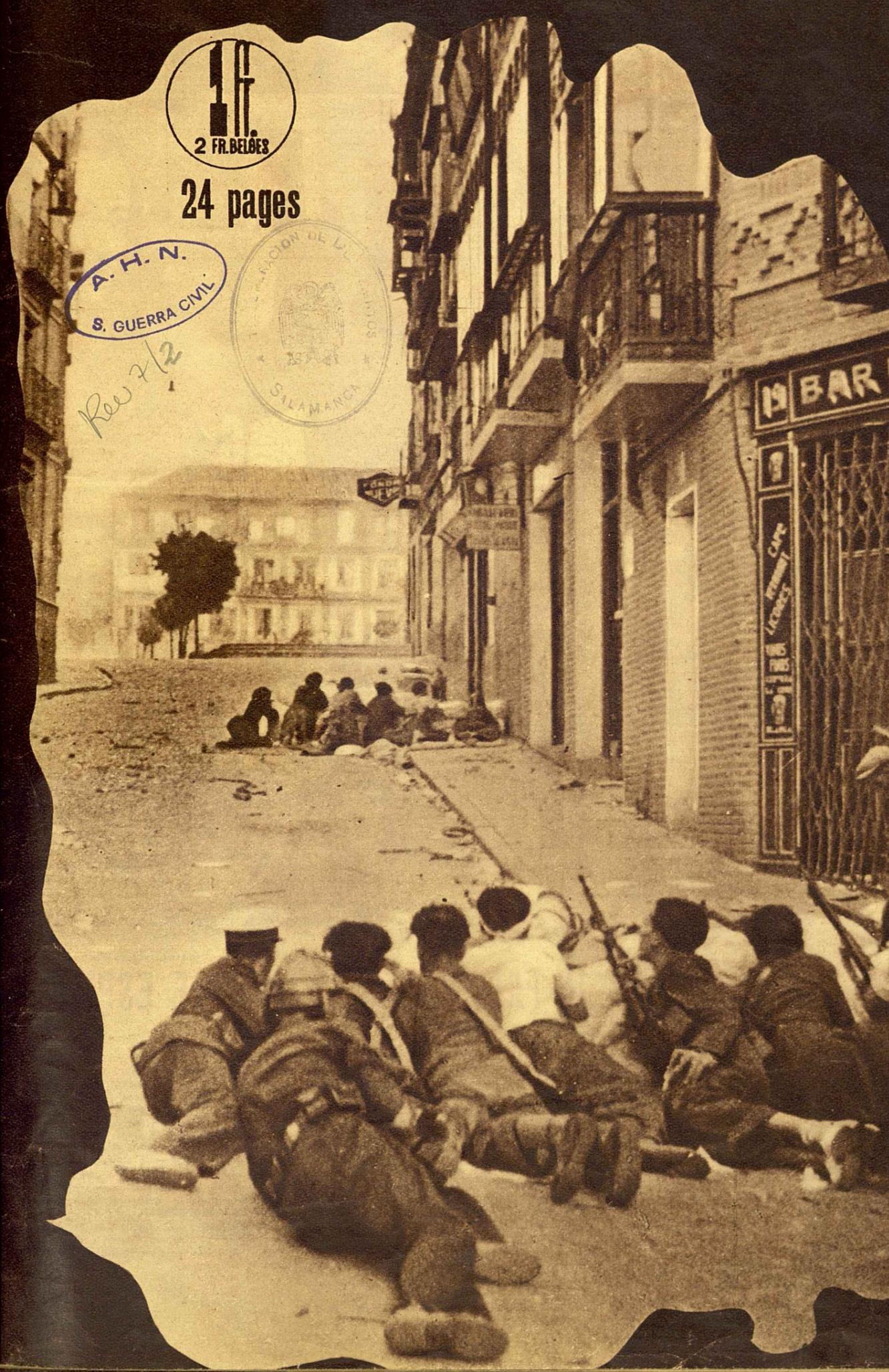
6 AOUT 1936



24 pages

A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

Rev 7/2



Le fascisme international ensanglante l'ESPAGNE

reportages de nos correspondants et envoyés spéciaux

MARGARITA NELKEN
député aux Cortès
J. E. POUTERMAN
GEORGES SORIA
JACQUES VIERY

interview d'
HILARIO ARLANDIS

Nos Révélations
sur les dessous de la tragédie

par
CLAUDE MARTIAL

PHOTOS INÉDITES

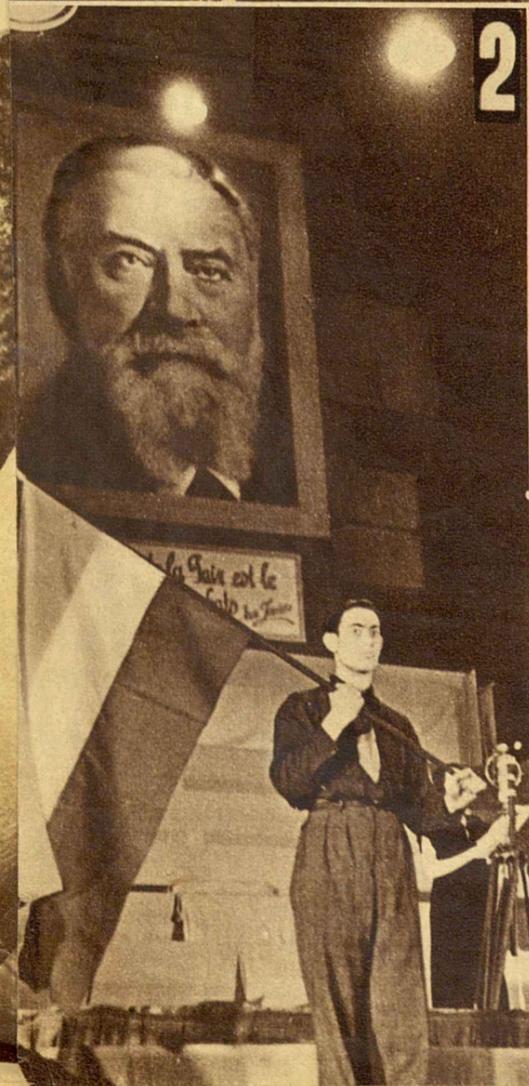
A Tolède, à l'entrée de la place de Zocodover, les miliciens se préparent à l'assaut contre l'Alcazar où se sont terrés les rebelles.

A LA MÉMOIRE DE JAURÈS

Le 31 juillet 1914, le grand Jaurès tombait, frappé par la balle d'un royaliste, exalté par la prose du même Maurras qui, 22 ans après, continue à répandre ses excitations au meurtre. Préface à l'épouvantable guerre qui ensanglanta l'Europe 52 mois durant. Vendredi soir, 25.000 Parisiens ont célébré au Vélodrome d'Hiver la mémoire du tribun magnifique, du grand socialiste et du grand Français, dont toute la prodigieuse activité fut vouée jusqu'au dernier souffle à combattre l'esprit de guerre et les forces de guerre. Après une intervention vibrante du socialiste Zyromski, Jacques Duclos, secrétaire du Parti Communiste, et Léon Blum,

chef du Gouvernement, ont prononcé deux importants discours très acclamés, où le souvenir de Jaurès fut associé aux réalisations et aux espoirs du Front populaire.

On voit sur nos clichés : 1. Jaurès prononçant à la Chambre, en 1913, un grand discours contre la loi de 3 ans (cette photo inédite, prise par J.-L. Breton, député du Cher, actuellement directeur de l'Office des Recherches, nous a été aimablement communiquée par Morizet, sénateur de la Seine). — 2. Le drapeau de la république espagnole, devant l'effigie de Jaurès. — 3. Léon Blum et Jacques Duclos, pendant leurs discours.



IL FAUT AIDER LE PEUPLE ESPAGNOL

Une foule énorme s'est portée le jeudi 30 juillet à la salle Wagram, pour dire que le combat que mène aujourd'hui le peuple espagnol est notre combat, à nous tous. Les deux salles, pleines à craquer, l'avenue emplies des milliers de personnes qui n'avaient pu entrer, ont retenti de chaudes clameurs d'affection pour l'Espagne, qui veut vivre libre, pour notre Espagne. Le meeting fut un des plus émouvants auxquels il nous ait été donné d'assister. Il semblait que chaque orateur, que chaque assistant sentit la présence ardente des antifascistes espagnols qui sacrifient leur vie, avec quel héroïsme, pour que le fascisme soit brisé, pour la liberté du monde. Quelles ovations montaient vers Hilarrio Arlandis, représentant le Parti unifié et

le peuple de Catalogne, qui parla avec la farouche énergie d'un combattant! Le poignant discours de Marcel Cachin, parlant au nom des communistes, souleva l'assistance, et Albert Bayet, représentant le parti radical-socialiste, fut longuement salué du cri de « Vive le Front populaire! »

L'éloquence précise et directe d'André Malraux, délégué à Madrid du Comité mondial de lutte, insista sur l'urgence d'une aide au peuple espagnol en matériel et en techniciens. De nombreux autres orateurs sont intervenus dans le même sens.

Nos clichés : 4. Cachin et Malraux s'entretiennent. 5. Albert Bayet à la tribune. 6. André Malraux. 7. La tribune, pendant le discours d'Arlandis.

C'EST
tr
du
C
A
le
leurs cata

Arlandis
ques de B
ses frères
feu dans
taille moy
ment cha
déplace
flamme v
tous ces
ont donn
niers évé
charge de

Les pre
dire quell
tion qui a
Espagnols
le fascisme

— En p
mer que
ne s'est p
presse l'a
lage et l'a
mêmes co
pulaires
l'ordre de
pas dire
aient été
dire com
vis d'eux
à l'organ
nous avon
collusion
les forces

Nous n
Seul, l'ur
document
avec les
heures et
berté...

Je dem
à son av
mouvement
me dira

— L'ar
16 février
On allait
et déjà se
vement
forme a
point que
dominat
reaux. L
me de l'e
salaires.

C'est la
à laquelle
Quiroga

LE CHEF CATALAN HILARIO ARLANDIS

C'EST à l'Hôtel Colon, là où se trouve actuellement le siège du Parti socialiste unifié de Catalogne, que j'ai pu joindre Arlandis, un des dirigeants les plus écoutés des travailleurs catalans.

Arlandis, durant les journées tragiques de Barcelone, a fait comme tous ses frères de Catalogne, le coup de feu dans les rues. L'homme est de taille moyenne, au corps vigoureusement charpenté; l'œil droit, direct, se déplace brusquement et brûle d'une flamme vive : Arlandis a le visage de tous ces combattants farouches, qui ont donné leur mesure dans les derniers événements. Il a maintenant la charge de la propagande du parti.

Les premiers mots sont pour nous dire quelle est la nature de la réaction qui a soulevé les Catalans et les Espagnols dans un seul élan contre le fascisme.

— En premier lieu, je tiens à affirmer que notre mouvement défensif ne s'est pas déroulé comme certaine presse l'a dit, dans le désordre, le pillage et l'anarchie. Vous avez pu vous-mêmes constater que les masses populaires au contraire ont organisé l'ordre de leur victoire. On ne peut pas dire qu'à Barcelone les étrangers aient été maltraités et je voudrais dire comment nous avons agi vis-à-vis d'eux : nous avons perquisitionné à l'organisation nazie de Barcelone et nous avons pu avoir les preuves de la collusion qui existait entre les nazis et les forces rebelles.

Nous n'avons maltraité aucun nazi. Seul, l'un d'entre eux, détenteur de documents établissant sa complicité avec les insurgés, a été arrêté deux heures et aussitôt après remis en liberté...

Je demande à Arlandis quelles sont, à son avis, les causes profondes du mouvement insurrectionnel. Arlandis me dira alors :

— L'armée et les droites depuis le 16 février dernier ne respiraient plus. On allait faire sauter leurs privilèges, et déjà se dessinait un immense mouvement de résistance contre la réforme agraire. L'armée ne voulait point que disparût dans les villages la domination des curés et des hobereaux. L'armée s'opposait à la réforme de l'enseignement, à la hausse des salaires.

C'est la disparition de ces privilèges à laquelle les gouvernements Azana et Quiroga avaient appliqué leurs ef-



vous parle

forts, qui a provoqué, peut-on dire, l'insurrection.

— Comment est-il possible que des masses ouvrières ignorant tout de la tactique militaire aient pu vaincre une armée ?

— Cela s'explique par le fait que l'immense majorité des soldats, étant pour la démocratie et le progrès social, retournèrent souvent leurs armes contre ceux qui les avaient trompés. Comptez avec cela la vaillance de nos miliciens, leur courage, leur mépris de la mort, et vous comprendrez pourquoi en 36 heures la victoire a été possible en Catalogne.

« Notre victoire, par ailleurs, a été possible grâce au front unique des masses. Sans front unique, nous aurions été battus dès le premier jour. Nous n'avions pas encore d'organisation d'auto-défense suffisamment

préparée. Nos milices se sont organisées au combat, dans le combat.

« Les femmes ont pris part à la lutte avec un enthousiasme qui a souvent dépassé celui des hommes; elles ont dormi sur les pavés.

« La guerre civile, poursuit Arlandis, ne sera pas liquidée en quelques jours. Aujourd'hui, les masses sont en armes : l'armée ne compte plus. Il y a deux camps : les civils qui combattent pour la liberté et les civils rebelles. Tous les ouvriers, tous les républicains savent que si le fascisme triomphe, c'est la famine, l'esclavage. Mais les fascistes savent aussi ce qui les attend, s'ils sont battus.

« Et cette conscience de la situation rend la guerre civile plus implacable.

« Les troupes coloniales sont des

troupes aguerries, habituées au massacre. L'expérience des Asturies a démontré de quoi sont capables des troupes coloniales, lâchées dans une guerre civile contre la métropole. Elles passent et sèment la terreur pour pouvoir vaincre rapidement.

« Il y a un danger que nous tenons à souligner. Madrid est dégagé, tout le littoral également, partout ailleurs l'on combat. Le rempart des rebelles est Saragosse, Pampelune et la Galice, qui contient les meilleures fabriques d'armes. Cela nous place dans une certaine infériorité en ce qui concerne la fabrication du matériel de guerre. Ajoutez à cela l'aide que les gouvernements étrangers ont donné et continuent de donner aux rebelles et vous jugerez combien nous avons besoin de l'aide que nous demandons aux démocraties étrangères, pour notre approvisionnement en matériel.

« Je ne sais pas si les démocrates européens se rendent compte des conséquences qu'une défaite du gouvernement légal pourrait provoquer. Il s'en suivrait tout d'abord l'encerclement de la France. Et vous voyez d'ici quelles perspectives pour la France, la conjonction des fascismes italien et allemand : je ne veux pas parler plus longuement de la situation qui serait immédiatement créée en Méditerranée. L'Allemagne voudra avoir les Baléares, l'Italie Gibraltar...

« Voilà ce que nous voulons éviter en demandant aujourd'hui que l'on ne s'oppose pas aux ventes de matériel de guerre. Nous avons maintenant besoin de matériel sanitaire, de munitions et surtout d'AVIONS qui, dans les événements actuels, décideront de tout. A cette seule condition, nous pourrions vaincre complètement et éviter qu'un conflit entre Espagnols ne dégénère en conflit mondial.

« Comment la France pourrait-elle se refuser à vendre du matériel à un gouvernement légalement reconnu, alors que l'Italie et l'Allemagne ont déjà livré aux rebelles des avions ?

« Nous faisons aujourd'hui appel à la solidarité de tous les hommes de cœur et des organisations ouvrières. Dans l'état actuel de l'Espagne, bouleversée dans ses ressources vives, atteinte dans son sang, c'est d'hommes et de bonnes volontés que nous avons besoin.

« Puisse notre appel être entendu. »

Le siège du Parti socialiste-communiste unifié de Catalogne, à Barcelone, dans l'ancien hôtel Colon.

G. S.

3



MADRID en ARMES

par

MARGARITA NELKEN

député socialiste aux CORTÈS



Largo Caballero, le courageux leader socialiste, (à gauche) visite le front de Guadarama.



Les ouvriers de Madrid se rendent à la gare pour aider à décharger les trains apportant le ravitaillement.



Trois jeunes miliciennes madrilènes en tenue partent pour le front

Madrid, 1^{er} août.

Il y en avait 5.000, les « miliciens » des Jeunesses Unifiées; ils sont aujourd'hui plus de 50.000. D'où est-elle sortie, cette armée qui est le véritable nerf des troupes que la radio de Séville appelle « rouges » et que les tracts des villes assiégées — et isolées dans l'ignorance de leur siège — décrivent comme une horde de barbares?

Dans les villes, il y a les ouvriers, les employés, des étudiants; il y a les jeunes filles aussi, et il y a enfin, accourus de tous les villages proches de Madrid, où l'on n'a plus besoin d'eux, les paysans, ceux qui, après avoir soumis le curé, les propriétaires et leurs valets, viennent à la Maison du Peuple:

— Nous n'avons que des fusils de chasse; donnez-nous de vrais fusils et dites-nous de quel côté il faut aller.

— Tu as mangé aujourd'hui?

— Qui pense à ça! Vite, un fusil, des munitions, et dis-moi où je dois me présenter.

La scène se répète toutes les minutes. Ils nous arrivent en camions, à pied, en guenilles beaucoup. Et puis, il y a ceux des villages martyrs.

— Les fascistes sont entrés en criant: « Vive les Asturies! Vive Largo Caballero! » On a cru que c'étaient les nôtres. On les a reçus avec des ovations et le poing levé. Après, ils ont tout massacré. Je n'ai plus ni femme, ni enfant, ni maison. J'ai pu échapper. Donne-moi un fusil, camarade?

L'homme a les yeux secs. Et ils sont des centaines à venir conter la même chose, de tous ces villages de la « Sierra », pleins de chalets, de villas et d'hôtels, et aussi d'établissements que l'enseigne de la Croix-Rouge n'a pas protégés. Du Préventorium d'enfants, à l'approche de la colonne du général Mola, une infirmière et un jeune médecin sont sortis pour dire qu'il n'y avait là que des gosses malades, qu'on fasse attention. L'infirmière et le médecin ont été fusillés, le Préventorium bombardé. On a fourré les gosses dans des camions, on a pu les sauver, au milieu de la nuit, et la radio de Madrid, qui fonctionne sans arrêt, a lancé les messages qui devaient rendre le calme aux mères affolées: « Chez Un Tel, chez Une Telle, se trouve sain et sauf le petit X, ramené du Préventorium. »

Civilisation fasciste: leurs tracts recommandent de se saisir des familles lorsqu'on ne peut s'emparer de certains combattants. Leur entrée dans une localité signifie l'exécution immédiate des hommes les plus connus parmi les socialistes ou communistes. Et, en revanche, lorsque, à des paysans qui luttent au milieu des pires difficultés et qui nous demandaient « pourquoi on n'en finissait pas une bonne fois avec Tolède, puisqu'il n'y avait qu'à bombarder l'Alcazar, dernier réduit des rebelles », lorsque nous leur avons expliqué: « C'est que les officiers s'y sont enfermés avec leurs femmes et leurs enfants », ces « hordes barbares » se sont exclamées: « Ah! les lâches! », mais pas un n'a demandé que les femmes et les enfants fussent bombardés.

Les femmes. En première ligne, beaucoup, comme les hommes. Ce sont les miliciennes. Jusqu'à la ligne de feu, constamment, sans se soucier des balles ni des obus: les infirmières. Le jour, la nuit, les routes de « la Sierra », — ces routes où l'embuscade guette à chaque tournant — sont sillonnées par les ambulances dans lesquelles, à côté des bles-

sés, on aperçoit la silhouette d'une jeune femme en blanc avec un brassard à croix rouge.

Et puis il y a, à l'arrière, la collaboration unanime : « Que puis-je faire? Employez-moi... » Travaillouses et intellectuelles : elles s'offrent pour aider. Simplement. Mais ce n'est pas du chiqué. Madrid est à 50 kilomètres de la ligne de feu : le moment ne permet pas les gestes « pour avoir l'air ».

Entrent ensemble une jeune camarade en salopette (n'étaient leurs armes, on les prendrait pour des girls de revue avec leurs salopettes bleues) et deux jeunes filles en noir. « Que désirez-vous? » La première : « Je viens te dire au revoir, ou adieu. Je pars pour le front. » — « Et vous autres? » « On nous a tué notre frère; nous venons nous offrir pour aider, tâcher de le remplacer un peu... »

C'est la guerre civile. Mais, après ou avant l'Hymne National Républicain, les fanfares jouent l'Internationale et la Jeune Garde. « C'est la Révolution qui s'avance... »

Les Jeunesses, les Milices, les Syndicats se sont installés dans les couvents, les cercles « élégants » et les palais. Les « hordes » font l'inventaire, mettent les scellés aux salons qui leur semblent le plus remplis de richesses, dictent les lois les plus sévères contre le pillage, et montent la garde devant les trésors des chapelles.

Le téléphone sonne sans discontinuer : « Ici le Théâtre Populaire; nous avons pris le Théâtre du marquis X...; tu verras les belles choses que nous allons faire quand ce sera fini!... Ici les ouvriers de telle ou telle industrie : nous sommes au palais Untel : tous les tableaux, nous les avons mis dans une galerie, il faudra les faire porter au Musée... Ici, les camarades qui ont perquisitionné chez le duc Z... : nous avons trouvé telle somme: où la portons-nous?...

dans la Sierra. La radio verse par les fenêtres ouvertes ses avertissements : « Attention; il y a une voiture grise camouflée avec un drapeau de la Croix-Rouge, et qui tire sur les milices de garde! » Dans les anciens cercles aristocratiques, dans les vieux palais, des jeunes gens sur des matelas, sur des divans, ou par terre, se reposent quelques heures avant de « remonter là-haut ».

— Pourquoi ne te couches-tu pas dans le lit du duc ou de la duchesse? demandons-nous à un milicien qui, dans un des salons du palais Floridablanca, dort recroquevillé dans un fauteuil.

— Non camarade, nous répond-il, il ne faut rien abîmer.

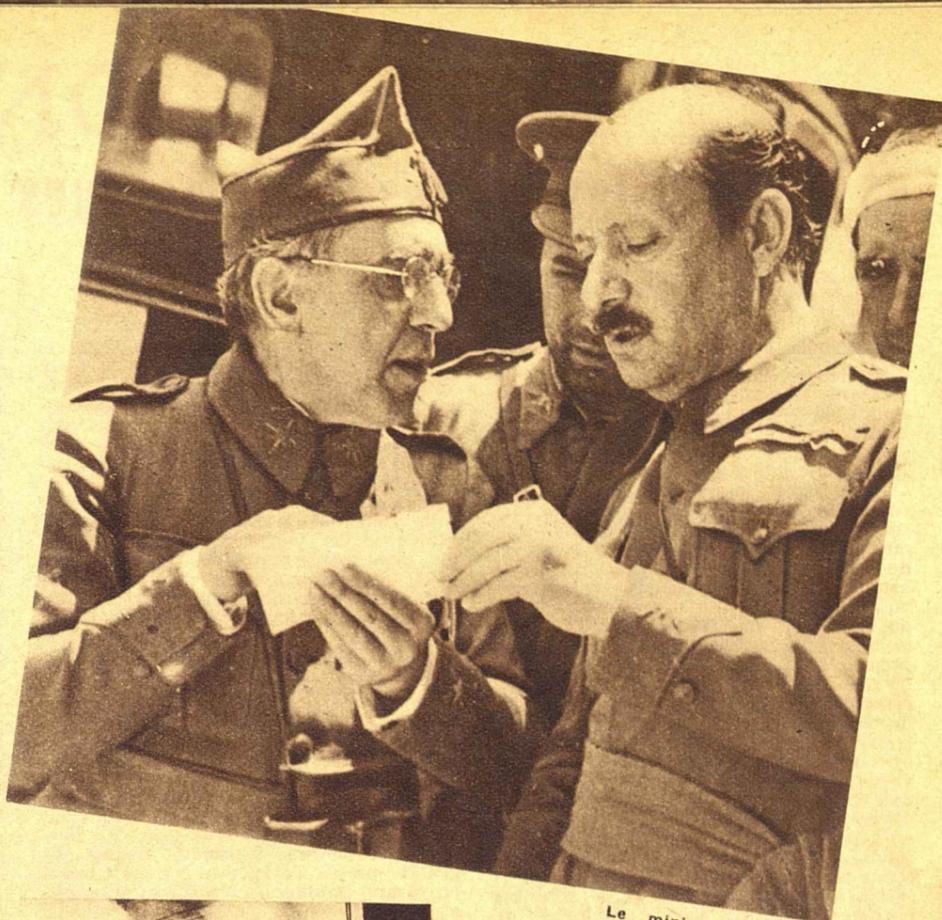
Et, là-dessus, chez ceux qui jusqu'à la veille souhaitaient à haute voix le triomphe de « l'Ordre », la peur, une peur malade, qui les fait saluer en levant le poing toutes les voitures, avec des gens armés, une peur qui déguise en prolétaires d'opéra-comique les rares bourgeois qui se risquent par les rues.

Et les anecdotes honteuses : la perquisition dans la maison où se trouvaient (ils avaient fui la veille) le père Perez del Pulgar, jésuite illustre et douze de ses collègues, et qui fait trouver une garde-robe de mignons, des photos d'élèves tendrement dédicacés, et toute une imagerie pornographique.

Et, par-dessus tout, la chaleur accablante de l'été madrilène, qui donne un air de fête aux soirées où l'on ne peut s'empêcher de tenir les fenêtres ouvertes, et même de sortir sur le pas de la porte pour respirer.

Aux terrasses des cafés du centre, les miliciens, en chemisette blanche, attendant le moment de monter sur les camions qui doivent les ramener au front, de loin, l'effet de consommateurs pacifiques.

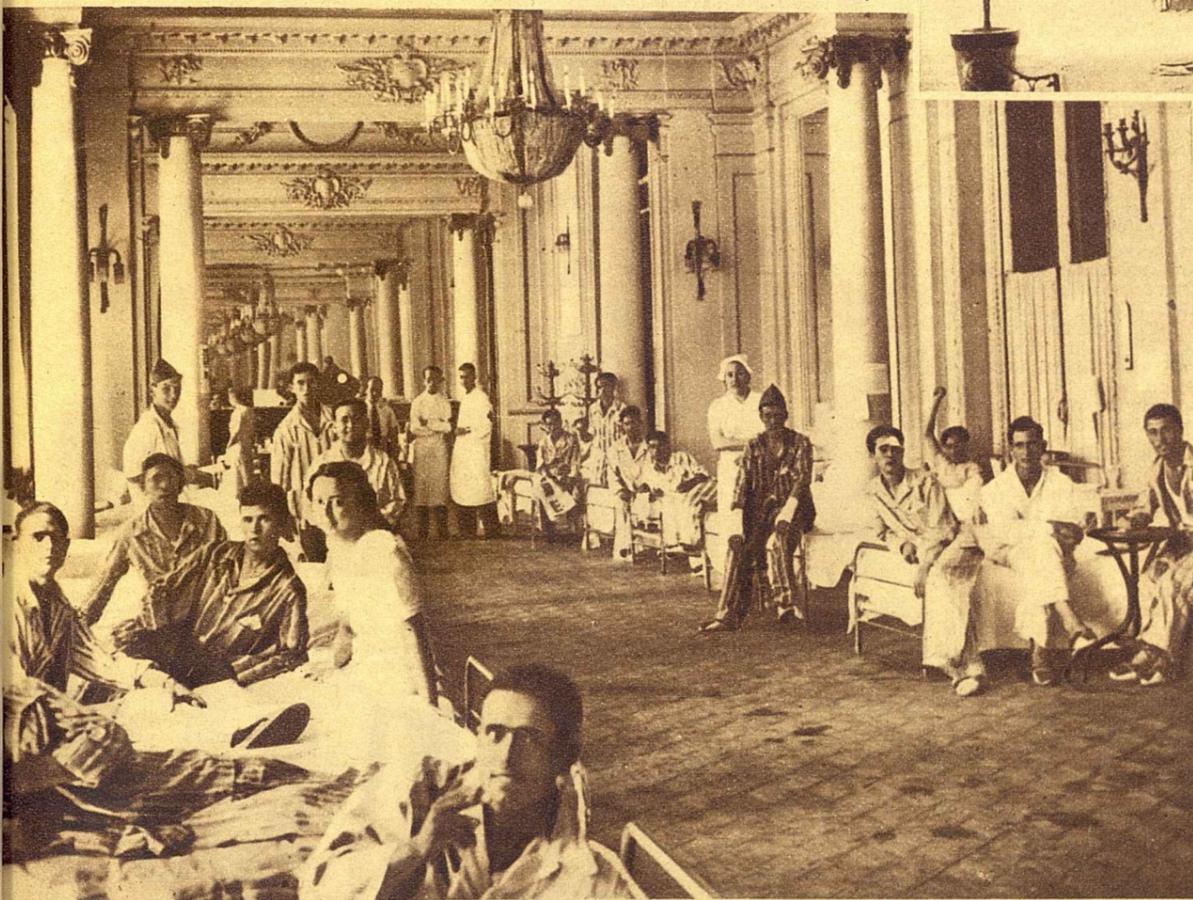
Margarita NELKEN.



Le ministre de la guerre CASTELLO (à droite, tête nue), examine avec le général RIQUELME, commandant les troupes royales de Guadarrama, la situation militaire.



Une pièce d'artillerie abandonnée par les rebelles pendant le bombardement de Guadarrama.

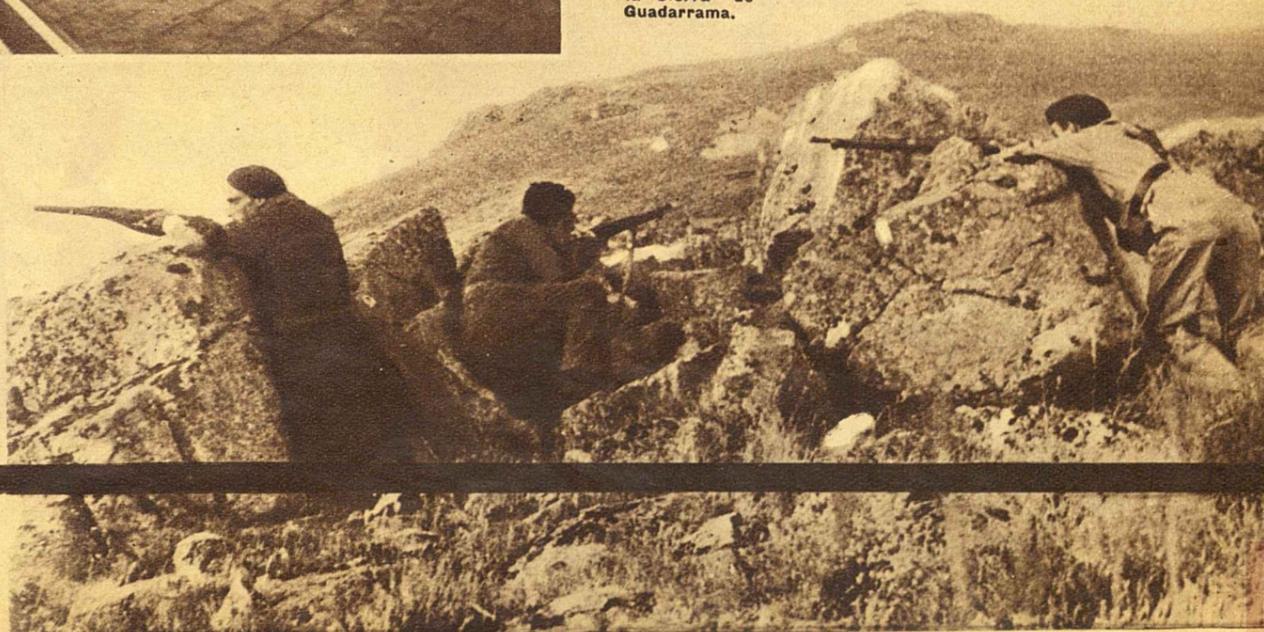


Une des salles du Casino de Madrid, aménagé en hôpital.

Les « hordes »! Le lieutenant-colonel Mangada, que les miliciens ont fait général sur le front, me raconte, les larmes aux yeux, que les miliciens ramassent et lui apportent la plus petite somme trouvée sur un cadavre ennemi. Une famille française, que des miliciens paysans ont arrêtée, puis escortée jusqu'à Madrid, depuis un village de la province de Tolède, vient nous exprimer sa reconnaissance pour les attentions dont elle fut l'objet.

La nuit, dans les rues de Madrid passent les colonnes qui vont faire la relève

Un petit poste avancé de miliciens à Navacerrada (près Madrid) dirige son feu sur les rebelles qui tiennent encore Alto de León.



Ci-dessus : une pièce d'artillerie camouflée, dans la Sierra de Guadarrama.

BARCELONE

où toutes les forces sont tendues vers la victoire

d'un de nos envoyés spéciaux : J. E. P O U T E R M A N

Barcelone, 1^{er} août.

20 heures. — Dès Cerbère, j'ai pris contact avec la réalité : pour atteindre Port-Bou, c'est-à-dire pour passer la frontière, il m'a fallu traverser le tunnel à pied, car les communications ferroviaires directes sont interrompues.

Après une marche dans l'obscurité complète — dans le tunnel tous les feux sont éteints — je débouchais à Port-Bou, où j'ai été aussitôt entouré par un groupe de miliciens à brassards rouges. On m'a conduit à l'« Ajuntamento » (mairie), où siège le « Comité », autorité suprême de l'endroit. Tous les partis républicains et tous les syndicats ouvriers y sont représentés. On a examiné mes papiers et on m'a déclaré qu'à titre général, les étrangers ne sont pas admis à franchir la frontière. J'ai appris aussi qu'un correspondant du « Daily Express » de Londres venait d'être refoulé. La carte d'envoyé de « Regards » et surtout notre dernier numéro que je me suis empressé d'étaler sur la table, ont fait comprendre au « Comité » qu'il ne fallait pas me confondre avec un envoyé de lord Beeverbrook. On m'a donc délivré une autorisation (portant les cachets de tous les partis représentés au « Comité ») de poursuivre mon chemin jusqu'à Barcelone.

A 15 heures, un train composé de voitures de 1^{re} et de 3^e classes — sur les voitures on pouvait encore lire cette inscription : « Viva la huelga » (Vive la grève) — m'a emporté vers Barcelone.

Le train filait à bonne allure. Rien, absolument rien d'anormal. Les voyageurs étaient assez nombreux. Presque tous en troisième. Des jeunes gens armés de fusils de chasse, de carabines militaires ou de revolvers, passaient d'une voiture à l'autre. Conversations animées; on discutait les événements. Ils étaient tous, bien entendu, antifascistes et patriotes catalans. Si la république est vaincue, l'Etat Catalan aura vécu...

Nous voici enfin à Barcelone. Le train n'a que 10 minutes de retard. Une pluie torrentielle me salue à la sortie de la gare. Pas de taxis. Un seul fiacre. Le cocher reconnaît l'étranger et, sans mot dire, s'empare de ma valise. Le cheval se met à trotter péniblement sous la pluie.

La première impression est angoissante: la ville est complètement vide. Mais ce n'est que l'effet de l'averse. Le soir, la Rambla sera presque aussi animée qu'il y a trois ans lorsque j'ai visité Barcelone pour la première fois. Pourtant, en lisant dans les journaux que la ville a repris son aspect normal, il importe de ne pas se méprendre quant au sens exact de cette formule. Ce n'est plus la même ville, ce n'est plus la même Catalogne, ce n'est plus la même Espagne.

La contre-révolution a réveillé la révolution qui cherchait son chemin après la victoire des forces républicaines aux dernières élections.

Lorsqu'il y a quinze jours, le peuple catalan a eu raison de la sédition militaire à Barcelone et dans toute la Catalogne, un nouveau régime s'est instauré.

Les prêtres ont disparu, les banques et les grandes entreprises capitalistes sont sous le contrôle de la Généralité, les hôtels et les immeubles dont les propriétaires ont pactisé avec les rebelles sont occupés par les organisations ouvrières, les trains et les tramways sont exploités par les syndicats, toutes les voitures automobiles sont réquisitionnées pour les besoins militaires et les services des organisations publiques les journaux, sont aux mains des journalistes fidèles à la république.

La lutte acharnée qui se livre sur les différents fronts de la guerre civile exige une réorganisation radicale de l'arrière. On ne peut pas se battre sans avoir la certitude qu'on ne sera pas poignardé dans le dos. C'est pourquoi on procède à un nettoyage formidable.

2 août. — 10 heures du matin.

Barcelone vient de passer une nuit absolument calme. J'ai parcouru la ville à pied. Les cafés et les restaurants sont ouverts, beaucoup de monde dans les rues. Je passe devant plusieurs églises. La grande presse parisienne n'a pas menti en disant qu'elles sont brûlées. Mais elle a oublié d'ajouter que lors des combats avec les fascistes, toutes les églises ont servi de refuge aux rebelles. Nombreux sont les combattants républicains morts des coups de feu tirés des fenêtres des églises. La colère du peuple a châtié les traitres.

Le centre de la ville où se sont déroulés des combats sanglants est parsemé d'écriteaux indiquant les endroits où sont tombés les premiers défenseurs de la République. Des fleurs fraîches voisinent avec ces écriteaux. D'énormes calicots au-dessus des grands immeubles abritant actuellement les organisations ouvrières. L'Hôtel Colon, où le premier jour de la sédition les fascistes se sont barricadés, est un des centres principaux de recrutement des milices ouvrières.

J'ai parlé à un membre du Comité de recrutement. Il m'a assuré que les volontaires étaient très nombreux. L'enthousiasme populaire s'accroît tous les jours. En Catalogne, tous les foyers contre-révolutionnaires ont été liquidés. On continue à recruter pour renforcer les colonnes qui assiègent Saragosse, dont la chute est imminente. Mais, en ce moment, la situation militaire est stationnaire. Investie de trois côtés, la ville de Saragosse, centre militaire de grande importance, maintient une liaison avec le Nord et constitue un des points les plus redoutables de la résistance rebelle.

A la sortie de l'Hôtel Colon, j'ai rencontré une jeune femme qui a réussi à se faufiler dans Saragosse pour voir son enfant malade, demeuré là-bas. Elle est restée deux jours dans la ville assiégée. Depuis le début de la rébellion, la grève à Saragosse est générale. Le pouvoir est aux mains d'un comité fasciste qui fait régner une terreur impitoyable. Quiconque refuse de faire le salut fasciste est

soumis à une inquisition atroce. Tous les postes de radio ont été réquisitionnés pour empêcher les habitants d'écouter les émissions des postes républicains.

A tout moment, on voit dans les rues des ouvriers et d'autres antifascistes conduits par groupes de dix, sous escorte armée, au cimetière. On les fusille et on les enterre sur place. Mon interlocutrice m'assure que pendant son séjour à Saragosse les avions gouvernementaux ont détruit à coups de bombes l'Académie militaire. Quelques heures après ce bombardement, un autre avion gouvernemental a jeté dans la ville des journaux de Madrid et de Barcelone. Mais il est interdit, sous peine de mort, de les ramasser.

La population vit dans l'ignorance totale de ce qui se passe dans le reste de l'Espagne. La personne qui m'a fourni ces renseignements, aidée par un médecin de Saragosse, a pu regagner Barcelone. Elle est venue retrouver son mari qui combat dans les rangs des milices ouvrières.

10 h. 30. — Visite au « Cercle Equestre » de Barcelone. Il y a trois ans, j'ai déjeuné ici en compagnie d'un grand éditeur espagnol. Que tout est changé aujourd'hui dans ce somptueux palais de l'aristocratie barcelonaise!

Lors du soulèvement fasciste, on a trouvé dans ces locaux tout un arsenal. Et la révolte, une fois réduite, le « Cercle Equestre » a été réquisitionné par les milices ouvrières. Il abrite maintenant le Comité central des Partis ouvriers unifiés.

Beaucoup de miliciens en armes, beaucoup de militants responsables. Le camarade Colomer, délégué à la Propagande, me fait les honneurs de la maison. Une grande salle du sous-sol est transformée en hôpital, on panse devant moi plusieurs blessés. Ils reviennent du front. La ma-

gnifique piscine et les nombreuses salles de bains sont mises à la disposition des combattant et des militants.

Le vaste hall du premier est réservé au corps de garde. Plusieurs miliciens se reposent dans de grands fauteuils moelleux. D'autres sont couchés sur des matelas posés à terre.

C'est ici qu'on respire l'atmosphère de l'Espagne, dont le trait essentiel se résume en ces trois mots : le peuple armé. Que de républicains regrettent aujourd'hui qu'on ait attendu le terrible soulèvement militaire pour se décider à cette mesure!

Je viens parler avec des combattants du front de Saragosse. Ils font partie des forces de la ville de Barbastro, où se trouve le quartier général du colonel Villalba, officier de carrière resté fidèle, dès le début de la sédition, au gouvernement de Madrid. C'est le secteur du front républicain dirigé contre la ville de Huesca. Celle-ci est investie complètement, les révoltés doivent se rendre d'un moment à l'autre. On évite le bombardement d'artillerie pour épargner la population civile. L'avance des troupes loyales est lente, mais elle continue sans arrêt. Les miliciens qui me racontent leurs exploits, ont participé avant-hier à la prise du village de Sietamo.

Les troupes régulières restées fidèles au colonel Villalba, et les milices ouvrières coopèrent fraternellement.

On cite à Barcelone le cas de l'anarchiste bien connu ici, Rodenas, qui, alité depuis plus d'un an, aux premières nouvelles de la révolte fasciste, quitta son lit et, armé d'un fusil, alla se joindre aux forces républicaines. Il prit part aux combats de rues de dimanche et lundi à Barcelone il y a quinze jours. Aussitôt ces combats terminés, il rentra chez lui, fit ses adieux à ses cinq enfants et partit le même jour pour le front de Saragosse.

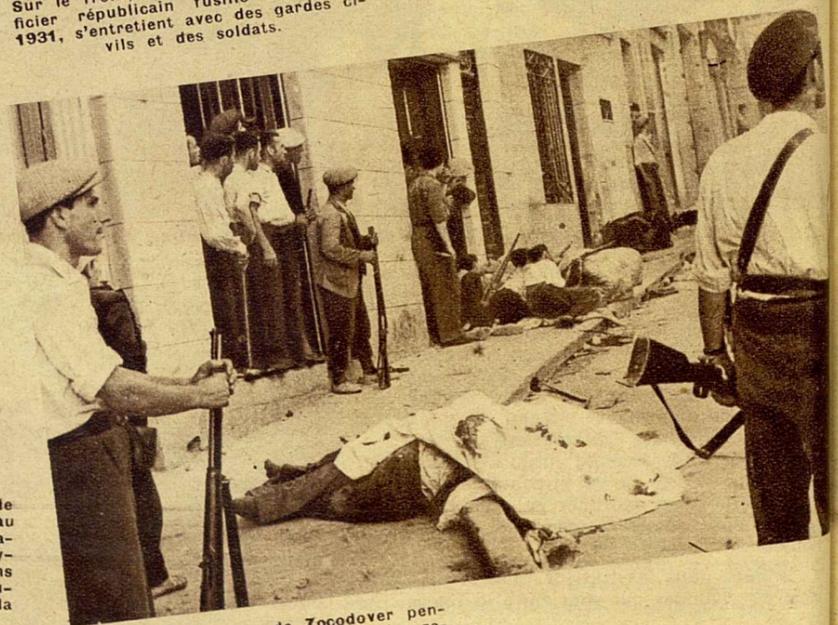
Je rapporte ce cas parce qu'il n'est pas isolé. Si l'Espagne républicaine succombe, ce ne sera pas par manque de courage de ses hommes et de ses femmes. Jeunes et vieux, anarchistes et républicains modérés, socialistes et communistes, ils sont tous animés d'une seule pensée : vaincre la révolte des ennemis du peuple.



Sur le front, F. Galan, frère de l'officier républicain fusillé à Jaca en 1931, s'entretient avec des gardes civils et des soldats.



A l'entrée de Bujaraduz (au sud-est de Saragosse), des paysans enrôlés dans les milices populaires montent la garde.



Tolède. A l'entrée de Zocodover pendant le combat contre les rebelles retranchés dans l'Alcazar.

M. Jacq...
membre d...
riste à tr...
ville le ve...
au début...
durant 8...
jut rapatr...
glais, il re...
rebelles. A...
écrit pour...
journées d...

DANS...
viol...
déb...
sol...
le...

chargés d...
ment, bien...
leuse.

Les hab...
commerca...
Brutalen...
et s'appro...
Les gens f...
maison pe...
Des ouvrie...
fort inquie...
fasciste...
mée?... A...
officiers ?

Une rum...
entre et c...
nous allon...
gouverneu...
la défense

Tout un...
tes et Co...
Quelques-...
gardes d'a...
un tac-ta...
bent, les...
au loin, vi...

Le cano...
nnesses se...
tre leurs e...

Et dès le...
se poursui...
abri, pres...
gnols et f...

Les Légions de la liberté

par un de nos
ENVOYÉS SPÉCIAUX
GEORGES SORIA

Le 19 juillet, à 4 heures du matin, l'Espagne est déjà en feu. Le canon commence de tonner, la nouvelle de la révolte militaire est connue : il y a dans les centres des organisations ouvrières où depuis des jours les travailleurs sont vigilants, un moment d'angoisse.

Je me trouve alors à Barcelone, depuis la veille, où j'ai déjà pu assister, mêlé à la foule fraternelle des syndiqués, à ces nuits qui commençaient à neuf heures dans l'exaltation précédant les combats et qui laissaient au petit matin absolument saouls de fatigue ces hommes qu'attendait leur travail quotidien.

Tous ces braves, montant une garde vigilante et prêts à se lancer dans la bataille, disposent seulement de quelques armes, des revolvers, des fusils de chasse qu'ils ont emportés avec eux. Ils sont accourus comme cela de tous les côtés, plusieurs sont même venus avec des fourches.

La sédition militaire du Maroc éveille le samedi soir, la méfiance du Gouvernement. L'état de guerre est proclamé. Les ouvriers demandent des armes. Le Gouvernement refuse encore d'en donner. Il est sept heures du soir : les membres du Cabinet hésitent, refusent. A minuit, les ouvriers sont toujours armés de fourches ou de pistolets de fortune : il n'y a point encore de milices antifascistes. Le Cabinet refuse toujours de livrer des armes aux syndicats. A Madrid, s'engage alors entre les dirigeants des organisations ouvrières et les milieux du Gouvernement un tragique et bref dialogue :

— Nous ne voulons pas armer, ce n'est pas grave.

— C'est, au contraire, très grave. Si vous n'armez pas le peuple, le peuple s'armera lui-même.

Le même colloque s'engage partout, et il y a déjà dix heures que les rebelles du Maroc ont fomenté leur coup. Va-t-on laisser les troupes débarquer? Et si la révolte s'étend?

Il est trois heures. Le Gouvernement de Madrid se rend aux raisons des partis ouvriers : on livre des armes au peuple.

La révolte éclate partout à quatre heures.

Il était temps. Les milices antifascistes désormais sont nées.

J'ai vu leur levée en masse en Catalogne. C'est quelque chose d'inouï. En moins de trois heures, elles se sont constituées, sans cadres, il est vrai, mais solides. Tous les éléments y voisinent, socialistes, communistes, anarchistes, républicains. Et c'est alors au coin des rues, avec les armes, les mausers, les pistolets que le Gouvernement a mis à leur disposition, la bataille de rues, tragique, héroïque, meurtrière, cruelle.

Partout, les miliciens sont au premier rang. Ils sont à Barcelone plus de 10.000. Toutes les actions d'éclat, ce sont eux qui s'en couvrent, tous les actes de gloire sont par eux commis. Devant la caserne du côté du Port, les miliciens ont chargé des mutins, poitrines nues, et ont essuyé les feux de salve des canons! Ils roulent dans les rues, au hasard des remous : ce ne sont encore que des combattants héroïques, qui n'ont de la stratégie et des problèmes qui se posent en temps de guerre — ce n'est plus la guerre civile — qu'une idée très vague. Les miliciens ne sont point encadrés. Ils font seulement le coup de feu au coin des rues. Et c'est miracle que jusqu'ici ils aient opposé avec succès aux balles de l'adversaire, leur belle et impétueuse indiscipline.

Mais les jours passent. Un ordre nouveau est né : il faut veiller dessus. Companys, président de la Generalitat, a vu quel instrument précieux il avait sous la main : il reconnaît aux milices du peuple une existence officielle. Les ouvriers en armes ont appelé leurs formations :

Milicias Antifascistas de Espana.

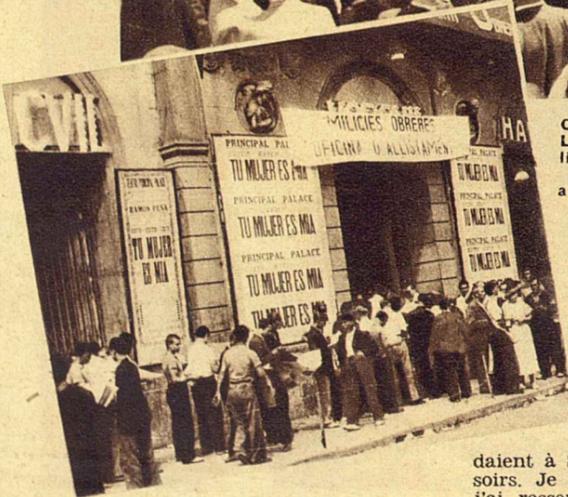
Et le rôle de ces milices, tout d'abord limité à la défense de la ville, prend de



Le repas des jeunes miliciens. Des jeunes filles s'affairaient autour d'eux.



Ci-dessus : Les bataillons de miliciens populaires, à Barcelone, partent au combat.



Devant une permanence du Front Populaire, les volontaires se présentent en masse pour être armés et enrôlés dans les milices. (Ci-contre à gauche.)

jour en jour une dimension plus grande. Le territoire est en maints endroits aux mains des rebelles. Les milices vont partir pour repousser l'ennemi. Et ce sont alors les admirables journées du départ des colonnes pour Saragosse. Perez Faras, l'héroïque commandant des *mozzos de squadra*, qui en octobre 1934 avait refusé de se rendre et qui pour cela avait été condamné à mort (mais en réchappa), est nommé commandant des forces populaires. L'ennemi est à Saragosse : il faut aller le culbuter dans sa place forte.

J'ai vu passer sur la place de Catalogne les volontaires ouvriers qui se ren-

daient à Saragosse. Il en partait tous les soirs. Je voudrais dire ici l'émotion que j'ai ressentie à voir retracée dans ses grandes lignes une fois de plus, l'histoire de tous les combattants de la liberté. Un peuple de jeunes gens vêtus de blouses bleues, défilait sous nos yeux. Visages farouches, masques énergiques. Nos sans-culottes revivaient dans ces bataillons familiaux où femmes, hommes et enfants partageaient une même fraternité.

Il y avait là des ouvriers de toutes conditions, nu-pieds ou chaussés d'espadrilles. Le défilé s'ouvrait seulement vers le soir. Mais toute la journée, place de Catalogne, ne cessait de régner une animation extraordinaire. Les usines His-

pano forgeaient pendant ce temps des blindages d'occasion : il ne fallait point affronter l'ennemi avec des armes inégales. L'hôtel Colon, de fameuse mémoire, avait été transformé depuis en caserne, et les miliciens y venaient prendre leurs munitions et vivres.

Je me souviens qu'un jour, je ne sais plus lequel, de Saragosse étaient arrivées des nouvelles dont le vague n'était pas très rassurant. On parlait de centaines de morts, on se passait les chiffres des forces rebelles; il était question des huit mille hommes de troupe, armés, équipés, de leur régiment d'artillerie lourde, de leur section de mitrailleuses, de leurs deux régiments de fantassins : en somme toutes informations de nature à rassurer les plus braves. Deux heures avant le départ, j'entendis répéter par des miliciens que l'on avait fait demander dans les hôpitaux des milliers de lits pour hospitaliser les blessés : il n'y eût pas dans les rangs des combattants un seul instant d'hésitation : deux heures après, on avait enregistré des centaines de demandes pour Saragosse, et lorsque sur les onze heures et demie du soir, le départ eu lieu, il n'y avait plus assez de camions pour transporter les volontaires...

Je me souviendrai toujours de ces miliciens fonçant sur les premières lignes ennemies, alors qu'ils se savaient condamnés. C'était dans la Guadarrama, la semaine passée, sur un des fronts où le combat faisait rage. La lutte avait été terrible. Il fallait à tout prix reprendre une position aux insurgés. Six heures du soir. Des centaines de morts de notre côté. Nos miliciens portaient en tirailleurs clairsemés entre les arbres. Des grenades et le pilonnage de l'artillerie faisaient parmi eux de terribles ravages : d'autres hommes suivaient, à qui d'autres succédaient. Ce fut ainsi pendant toute l'attaque des crêtes du Léon.

Quand les hauteurs furent prises, il n'y avait plus une seule place de libre à l'hôpital de Villabe de Callaba...

Il est impossible de dire l'héroïsme de tous ces adolescents, de ces femmes, de ces hommes, de ces moutards de quinze ans, dont l'armée formidable est sous l'autorité du Comité Central des Milices. Le spectacle de ces légions d'enfants qui depuis des nuits veillent avec leurs aînés et forgent en commun ce qui est déjà leur destin, est absolument fantastique. Le gosse que j'ai vu dans la Guadarrama, la tête coiffée d'un casque de campagne, le cou rouge d'un foulard, ne devait pas avoir quatorze ans : il tenait debout par je ne sais quel miracle d'énergie.

Et ce serait ainsi durant des colonnes, si l'on voulait décrire le spectacle de ces femmes qui, à l'annonce de la mort d'un des leurs, milicien, lâchent tout, foyer et famille, pour aller venger, fusil à la bretelle, l'enfant mort.

C'est tout un peuple qui est debout!

Et qui défend la liberté.

PORTRAIT DE Passionaria

par

ELIE FAURE

Le temps est revenu de parler d'elle. Hier, elle appartenait à la légende. Elue députée d'Oviedo, le centre du massacre des Asturies, où elle a combattu dans les rangs du peuple, elle entre aujourd'hui dans l'Histoire.

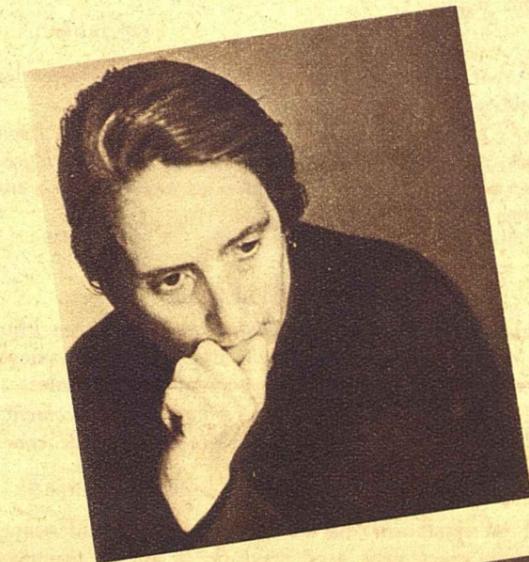
Elle s'appelle Dolorès Ibarruri, mais on la nomme, en Espagne, « Passionaria », par un de ces réflexes saisissants de l'instinct populaire qui fait donner ici parfois aux écrivains, aux artistes, aux hommes publics, presque toujours aux toréros, aux danseuses, le sobriquet qui caractérise avec le plus d'accent la qualité de leur génie. Naguère, elle parcourait l'Espagne retombée momentanément sous le joug des prêtres et de la banque, soulevant les foules qui se ruent et crient, ou parfois s'agenouillent sur son passage, les portant de son cœur fidèle au sommet de leur puissance de combat. Avant-hier, dans un sursaut de peur, on la jetait en prison. Hier, elle protégeait les géliers contre la colère des martyrs. Aujourd'hui, elle est avec le peuple armé sur la ligne de bataille.

Il faut avoir vu debout, face à un public enivré, cette grande femme vêtue de noir, ce visage ascétique et pâle, ces yeux lumineux sous les lourdes paupières d'où s'échappe un feu d'une si grande douceur, ces gestes dont l'énergie est domptée par la pudeur et sanctifiée par la grâce. Il faut avoir entendu cette voix déchirée que ponctue la danse des mains autour du torse immobile, le mouchoir serré dans le poing maigre comme pour s'accrocher à elle-même, tandis que la pensée bondit sur les mots brûlants. De temps à autre, d'un mouvement machinal, ce mouchoir essuie la bouche tremblante, les beaux yeux, et les malheureux qui l'écoutent pleurent. Le travailleur sait que cette travailleuse a le respect de la chair, du sang, qu'elle recueille avec piété les larmes du pauvre. Tous comprennent alors. Les métaphysiciens prêtent à rire devant elle. Tous comprennent que le « spirituel » n'est autre que l'émanation la plus spontanée de la totalité de l'être, surtout lorsqu'il s'agit de ce peuple resté primitif par les racines qu'il plonge dans son sol saturé de fer et qui représente pourtant, et pour cela sans doute, les plus hautes cimes de l'esprit. Elle ne parle pas d'autre langue que la sienne. Mais le choc est tel sur les poitrines que tous suivent la pensée, même quand ils ne saisissent pas un mot de ce qu'elle dit.

Je n'ai jamais rien vu ni entendu de pareil. Jamais surpris, entre orateur et auditoire, une telle circulation de force abandonnée au cours invisible de l'onde nerveuse, jamais éprouvé à ce point la certitude que la vérité s'impose à cette seconde pour éclairer toutes les âmes. Je n'ai jamais entendu auparavant, ni ailleurs, ces inflexions si tendres dans de si farouches accents, ni ce débit précipité, incorrect peut-être, poussé par les spasmes du cœur. Pas une abstraction. Pas un flottement non plus, pas un trou. Les faits, les êtres seuls y sont saisis et malaxés avec une passion qui transforme immédiatement leurs rapports en figures surhumaines.

C'est une paysanne, la femme d'un pauvre mineur. Mais quelle aristocrate née ! Jamais un geste qui s'écarte du rythme de la pensée, jamais une imprécation que n'entourne un espace où la tendresse circule comme l'air qui nourrit et la lumière qui féconde, jamais une parole de haine qui ne soit dictée par l'amour. On la dirait soulevée au-dessus de ceux qu'elle porte dans son cœur par les cœurs unis de ceux qui l'écoutent. Où donc a-t-elle pris cette allure de grande dame, sinon dans ce cœur maternel où la pitié et la colère grondent dans le même battement ? Rien ne s'apprend, rien ne s'acquiert sur ce plan de l'esprit. C'est une source qui s'épanche et trouve son estuaire sans cesse élargi dans l'unanimité du désespoir et du désir où la soif de l'homme s'abreuve. Qui ne serait vaincu par elle quand elle parle des vaincus serait indigne de remporter une victoire quelconque sur autrui ou sur soi-même.

Elle est de la lignée la plus noble et la plus rare de l'Histoire, la femme du peuple qui se lève sur le champ ravagé pour sauver le monde même, le monde de la vie spirituelle et le monde de la tâche de tous les jours. C'est Jeanne Darc devenue femme et mère, tenant par plus de liens encore à la souffrance universelle. L'Esprit ne souffle plus d'en haut, mais d'en bas, du sillon où le pauvre peine. Nous n'avons plus besoin d'une illusion sur-



PHOTOS CHIM



ployé sous le feu des soldats et la matraque des valets.

Pour celle-là, on est tranquille. Sa popularité est d'une trempe trop pure, elle a été conquise en des heures trop tragiques pour ne pas dominer le succès d'aussi haut qu'elle a dominé le danger et la misère. Elle est trop femme aussi, et trop d'Espagne pour cesser de dominer la lettre. Elle est de cette race étrange d'où une flamme aussi étroite qu'ardente n'a cessé de monter droit, et qui s'échappe du fer de la lance de Don Quichotte quelle que soit l'épaisseur du voile de poussière qui couvre ses solitudes désolées, quelles que soient les déceptions qui attendent les songes de ses héros, quels que soient les mirages qui dansent devant les yeux de ses mystiques.

Qu'on ne s'y trompe pas, surtout. Que ce soit Goya ou sainte Thérèse, c'est de la même flamme qu'il s'agit. Captée souvent par le catholicisme, elle brille aussi bien en dehors de lui, comme elle lui survivra. Elle est le miracle même de notre Espagne, on ne la connaît pas ailleurs. C'est elle qui brûlait avec les murs de Saragosse quand les boulets de Napoléon broyaient sous eux ses défenseurs.

C'est elle qui, à l'heure où j'écris, jette en paquets frénétiques sur ces mêmes murs relevés, puis renversés de nouveau dans les cendres des foyers détruits, des bandes d'ouvriers, de paysans, d'enfants, de femmes qui exigent de la République la faveur de mourir pour qu'elle vive.

C'est elle qui, dans les drames de Caldéron, ne trouve pour répondants à la fierté de l'homme que le sang de ses propres veines et le sang qui baigne la Croix. C'est elle qui traverse en nappes fulgurantes le corps nerveux de la danseuse, du talon qui frappe le sol aux doigts convulsés d'où elle fuse en crépitant. C'est elle, il faut avoir le courage de le reconnaître, qui plonge avec l'épée conduite par la volonté intelligente jusqu'au cœur du monstre furieux. C'est elle aussi qui a jeté la robe de l'infante, tissée de rosée et de fleurs, sur les déserts sinistres de Castille.

Passionaria, héroïne guerrière, est aussi une sainte des temps nouveaux. Elle symbolise l'espérance que le triomphe de la révolution d'Espagne sur quatre siècles d'horreur représente pour l'Occident.

INFORMATION

à l'encre brune

La presse française de droite aux ordres de HITLER

NEUTRALITÉ ! NEUTRALITÉ !

La presse fasciste française a proclamé très haut que la seule attitude possible, dans le conflit actuel entre la République espagnole et les rebelles commandés par les officiers félons, c'était la neutralité.

« Plus que jamais aidez-nous à intensifier notre campagne contre des misérables qui veulent mêler la France à un conflit qui ne les regarde pas, au risque des plus graves complications extérieures. Alerte. »
(Ami du Peuple, 26 juillet 1936.)

« Nous allons donc nous départir de la seule attitude qui s'imposait à nous: une neutralité attentive, absolue, totale?... »
(Léon Bailby, *Le Jour*, 25 juillet.)

COMMENT ILS LA CONÇOIVENT

Quelques sous-titres du *Journal* vont nous le montrer :
« L'Anarchie règne à St-Sébastien. »
(Aux mains du Gouvernement.)

Mais

« L'enthousiasme à Pampelune. »
(Aux mains des Insurgés.)

A St-Sébastien :

« Combats, meurtres, pillages. »

mais

« La reddition de Madrid est imminente. »

Et M. René Lignac, envoyé spécial du *Journal* au camp des rebelles, témoigne d'une « neutralité » de même ordre dans les lignes suivantes :

« Ah! écrit-il de Saint-Jean-de-Luz, comme j'ai été payé de ma peine en voyant le sourire du général Mola!... »

« ...Je voulais être le premier à annoncer au généralissime que ses troupes ne seraient pas bombardées par des avions français. »

« J'ai eu ainsi le privilège de voir percer une émotion profonde dans les yeux de ce chef qu'on représente comme un homme de marbre. »

La même neutralité s'affiche dans ce passage :

« Il ne restera plus aux politiciens du Front populaire que la satisfaction platonique d'envoyer des adresses d'encouragement aux misérables (le gouvernement espagnol) dont l'odieuse tyrannie a provoqué le soulèvement dont l'Espagne est le théâtre. »
(Ami du Peuple, 26 juillet.)

TOUJOURS LE « PAYS RÉEL »

Le royaliste Léon Daudet, nationaliste « intégral », écrit dans l'*Action Française*, qui continue à paraître à la suite d'une tolérance au moins regrettable, que le résultat de la guerre civile espagnole sera :
« favorable aux nationaux, que c'est un tort de continuer à appeler « rebelles »... »
(29 juillet.)

Dès les premiers jours de la sédition, il déclarait :
« Je crois pour ma part à l'avenir glorieux de l'Es-

pagne, Catalogne comprise, quand elle sera revenue des idées absurdes qui nous ont ravagés, ruinés et affaiblis depuis 1789... »
(20 juillet.)

Avant tout, il faut laisser les rebelles massacrer les républicains, l'immense majorité du peuple.

« Permettra-t-on aux marchands de canon Léon Blum et Pierre Cot de faire passer au delà des Pyrénées, des armes destinées à aider les Espagnols à s'entre-tuer? »
(Manchette de l'*Action Française*, 23 juillet 1936.)

« HEIL HITLER ! »

Mais l'hebdomadaire royaliste *Candide* voit en Hitler, qui, lui, fournit réellement de l'or et des avions à Franco pour massacrer la population espagnole :

« Le gardien de l'ordre, le rempart de l'Occident, le défenseur de la civilisation contre la bestialité communiste. »
(Pierre Gaxotte, *Candide*, 30 juillet.)

Il est significatif que le ton de la presse hitlérienne coïncide exactement avec celui de la presse réactionnaire française.

Les arguments allemands sont de toute évidence repris par les hitlériens français, le chef d'orchestre est le même, l'argent aussi.

La *Deutsche Allgemeine Zeitung*, de Berlin, écrit :

« La dépendance dans laquelle le quai d'Orsay se trouve vis-à-vis de Moscou, en matière de politique extérieure, trouve son complément dans l'influence que l'Internationale communiste exerce actuellement sur la situation politique intérieure de la France... »

Ecoutez un lieutenant de Franco, parlant à M. Jean d'Esme, envoyé de l'*Intransigeant* (30 juillet) :

« ...La question dépasse actuellement le domaine national espagnol; elle devient une des formes de la grande lutte mondiale entre les forces de désagrégation et d'anarchie tyrannique, d'une part, et celles de l'ordre, de la liberté, et de la discipline d'autre part. »

Il ne parle pas autrement que le quotidien hitlérien *Journal de Dortmund* :

« C'est une affaire qui regarde le monde civilisé tout entier. »

LEUR PATRIOTISME

Les nazis ne dissimulent pas leur sympathie ardente aux rebelles qu'ils aident par tous les moyens. C'est donc que le triomphe de Franco serait la victoire d'Hitler. Or voici comment s'exprime sur ce sujet le « patriotisme » des fascistes de chez nous. Obligé de convenir du succès gouvernemental, Jean Renaud ne dissimule ni ses regrets, ni son espoir :

« Quelle pitié et quelle honte! écrit-il.

« Mais peu importe! Rien n'empêchera que l'expérience Frente Popular, même si ce Frente, marqué pour l'estocade finale dans une arène sanglante, parvenait à s'en tirer — ne sombre dans le désordre, la misère, le gâchis, l'anarchie et la guerre civile. »
(Ami du Peuple, 27 juillet.)

Quant à M. Robert Lesueur, correspondant au camp

des insurgés à Burgos, son séjour parmi les rebelles le rend lyrique :

« Des cris éclatent, des rires fusent, la joie éclate.

« Aux avant-postes de l'espoir, tout un peuple attend le triomphe prochain. »
(Ami du Peuple, 28 juillet.)

« Heureuse, cette Espagne, où des phalanges d'hommes qui ont à peine 20 ans combattent pour qu'elle vive libre.

« La situation des rebelles, il ne faut pas cesser de le répéter — car les mensonges de la radio gouvernementale sont proprement intolérables — ne cesse de s'améliorer... »

« Situation excellente, vous ai-je dit. »

(R. Lesueur, *Ami du Peuple*, 29 juillet.)

LEUR OBJECTIVITÉ !

Dans la grande presse dite d'information, pour un Louis Roubaud, dont les articles ne sont inspirés que par le souci d'établir la vérité, pour un reportage impartial de Claude Blanchard, combien de « témoignages » qui ne sont que de vulgaires apologies du nazisme espagnol!

L'envoyé spécial de *Paris-Soir*, Bertrand de Jouvenel, qui est un des partisans les plus chaleureux de Doriot, ne se contente pas de manifester sa sympathie aux rebelles. Il prend fait et cause pour eux. Au point qu'il dit « nous » en parlant des insurgés.

« Nous avançons... notre avant-garde est arrêtée... Nous avançons lentement sans que je puisse comprendre la raison de cette lenteur, puisqu'elle nous exposait d'autant plus, me semblait-il, aux vues de l'ennemi... »

Rencontrant Falconde, « l'âme de la rébellion », Bertrand de Jouvenel (*Paris-Soir*, 27 juillet), le décrit avec enthousiasme.

« C'est le jour de saint Jacques de Compostelle, le saint national de l'Espagne; ils sont là pour assister à la grand'messe carliste.

« Dans le groupe des seigneurs, un visage détonne: large, avec des mâchoires gonflées de plébéen: c'est un visage qui me fascine. Je chuchote à mon voisin :

« — Qui est-ce? »

« — C'est Falconde.

« Falconde!... »

« Depuis trois jours je rêvais d'aller en avion à Séville pour tâcher de voir Falconde. Car c'est la personnalité la plus passionnante de l'Espagne d'aujourd'hui. C'est lui qui a organisé la rébellion; si elle triomphe, cet homme qui a jusqu'ici voulu rester dans l'ombre, qui n'a jamais été même député, sera le directeur de conscience du nouveau gouvernement. »

MORALITÉ

Le général Franco, chef des rebelles, déclare à un envoyé spécial du *Petit Parisien* (30 juillet) qu'

« Il est prêt, s'il le faut, à passer par les armes la moitié de l'Espagne pour atteindre son but. »

MOLA

ESTAFETTES DE

la guerre fasciste



LEUR REVE:
Voir les Regulares du Riff,
après un défilé triomphal,
installer dans Madrid un
Gouvernement national, naz-
viste... et raciste.

ATIONS

nture ESPAGNOLE



L'ULTIME ARGUMENT:
Des bombes sont installées,
à Burgos, sous les avions
d'Hitler, à destination des
femmes et des enfants de
l'Espagne républicaine.

LES TRAITRES:
Les mains
hautes, des
officiers re-
belles font
« camarade »
...trop tard.



POUR LA LIBERTE:
Les travail-
leurs espa-
gnols installés
en France se
pressent aux
frontières
pour rejoind-
re les mili-
ces ouvrières.

L'affaire est ratée. Je ne pense pas qu'on puisse recommencer de sitôt. Des villes pourraient encore tomber, à la faveur d'une attaque brusquée. D'autres ne se rendent pas aux forces loyalistes. A Grenade, pas un instant, la foule n'a été avec les rebelles. A Séville même. Les civils ont subi l'occupation, ils ne l'ont pas approuvée. Saragosse, chaque habitant faisait des vœux pour la défaite des trahisseurs militaires. Et que dire des soldats enrôlés ? Trop de jeunes recrues, ignorantes, illettrées, livrées à la volonté des chefs. Trop de volontaires, poussés par la misère, ont l'âme de mercenaires qui se battent pour qui les nourrit.

Mais que la leçon soit comprise.

Des généraux factieux sont envoyés en disgrâce. Ils exploitent la grande aventure. Facile complot. Dès la première heure, les diplomates — ces autres trahisseurs de la République espagnole — passent à l'ennemi. Oh ! Il ne faut pas être difficile de communiquer, de Rome, Berlin ou Paris, avec les fascistes d'Espagne. La valise diplomatique était là pour un coup. A Paris même, toutes les difficultés de l'ambassade espagnole, les défections, les démissions, les trahisons, c'est au Jour de M. Léon Blum qu'un haut personnel diplomatique les apporte. Les trahisseurs. A Rome, les diplomates passent au service du Riff espagnol et occupent l'ambassade. Ainsi tout.

Est-ce pas, le beau coup de balai qu'on a raté, après le triomphe du Front Populaire ?

J'ai écouté, un soir durant, au bord d'un terrain d'aviation d'où les avions ne partaient pas, des Espagnols parler de l'Espagne.

ans rancœur. Sans crainte. Avec une claire vision des choses, et beaucoup d'orgueil, et beaucoup de tristesse.

ils avaient, pour les Franco, les Mola, pour tous les chefs d'aujourd'hui qui, victorieux, se seraient disputés, vain, les étoiles de dictateur, beaucoup de mépris.

Et comme une sorte d'admiration attristée pour ceux de leurs soldats qui croient encore combattre pour un idéal.

Et les autres, les mercenaires du fascisme ? Il faudra les tuer, définitivement. Car c'est à la conquête du monde qu'ils partaient.

avec l'argent, avec les ailes, avec les armes du Fascisme.

ous avons parlé, aussi, un peu de la France. Non pour comparer des choses incomparables. Un coup d'Etat militaire est impossible avec le soldat français.

mais, tout de même, est-ce que l'on ne trouverait pas, pour aider les Phalanges, des généraux fascistes et des trahisseurs réactionnaires ?

Des aviateurs Croix de Feu ? Des diplomates félons ?

De l'argent sans couleur ? Des mercenaires au Maroc ?

La leçon, l'atroce leçon de la terre d'Espagne, le Front Populaire l'a trop chèrement payée pour qu'elle ne serve aussi, au Front Populaire Français.

Et pour que l'on ne comprenne pas, enfin, qu'elle n'est pas une formule de propagande, la phrase prophétique des peuples libres :

LE FASCISME, C'EST LA GUERRE !

Claude MARTIAL.

CETTE HISTOIRE SE PASSE DANS DEUX VILLES

ROMAN

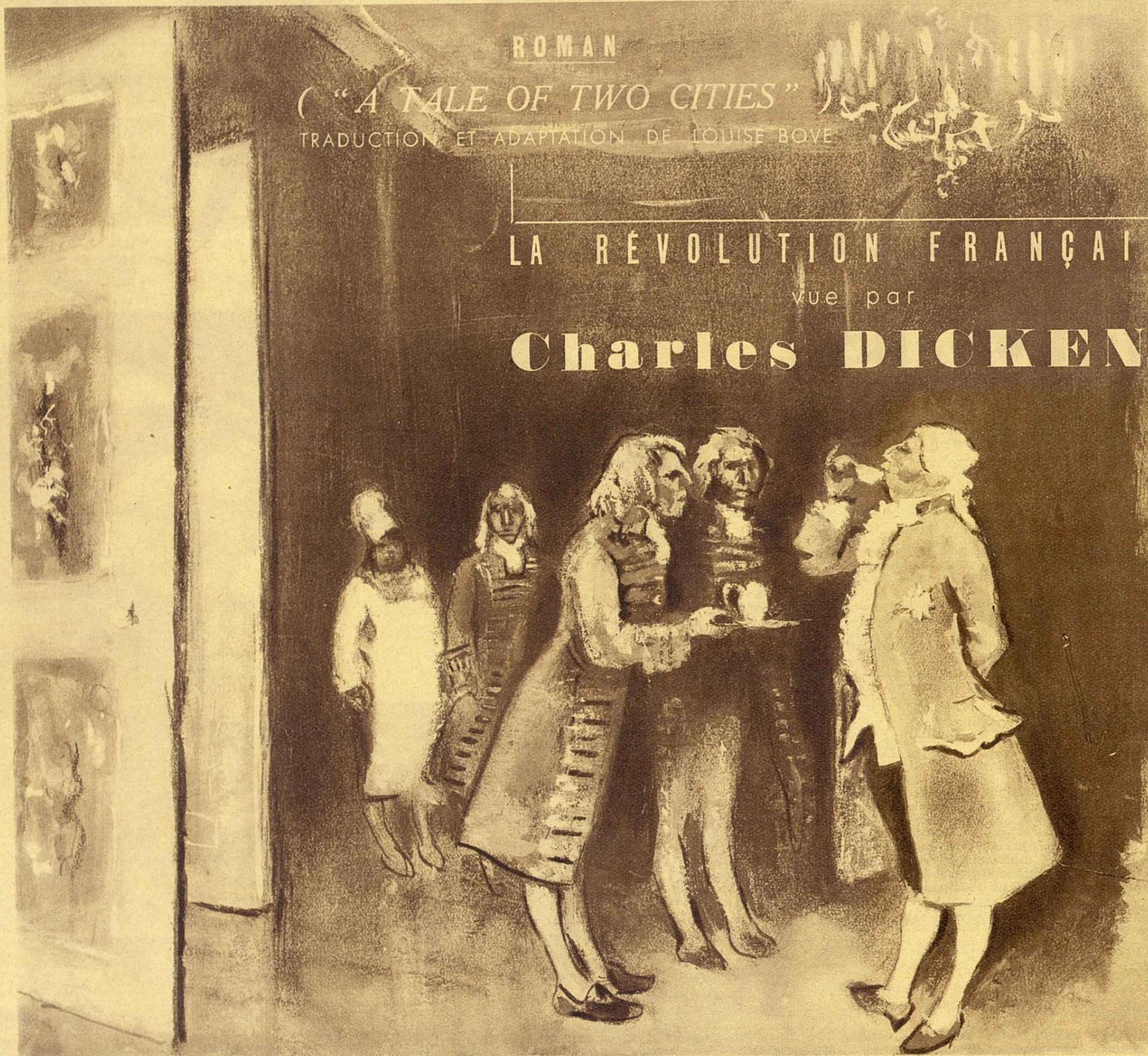
("A TALE OF TWO CITIES")

TRADUCTION ET ADAPTATION DE LOUISE BOVE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

vue par

Charles DICKENS



RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS (1)

M. Jarvis Lorry a été envoyé à Paris par sa maison, la banque Tellson, de Londres, pour mettre la jeune Mlle Manette en présence de son père, qu'elle croyait mort depuis longtemps. Celui-ci, après des années passées au cachot, avait trouvé asile chez un ancien serviteur, Defarge, établi marchand de vin faubourg Saint-Antoine. M. Lorry l'emmène en Angleterre avec sa fille. Plusieurs années après, nous sommes à Londres, au Palais de Justice où la banque Tellson a envoyé un messenger, Cruncher, afin de se tenir à la disposition de M. Lorry qui assiste au procès de Charles Darnay. Ce dernier, jeune homme de 25 ans, est accusé de trahison. Le procureur général demande sa tête. Il s'appuie sur les témoignages de John Barsad et de Roger Cly, serviteur de l'inculpé. M. Lorry, Mlle Manette et M. Manette déposent également. L'avocat Stryver a présenté la défense de Charles Darnay et le jury s'est retiré pour délibérer.

(1) Voir Regards des 9, 16, 23 et 30 juillet.

UNE heure et demie s'écoula lentement dans les couloirs. Le messenger, assis inconfortablement sur un banc, après s'être restauré, s'était assoupi, quand un fort murmure et un rapide courant de gens grim pant l'escalier qui conduisait à la salle d'audience l'entraîna.

— Jerry, Jerry !

M. Lorry l'appela déjà de la porte quand il arriva.

— Ici, monsieur. C'est une vraie bataille pour retourner à sa place. Me voilà, monsieur.

M. Lorry lui tendit un papier à travers la foule.

— Vite. L'avez-vous ?

— Oui, monsieur.

Sur le papier, il y avait écrit hâtivement le mot « Acquitté ».

IV

Monseigneur, un des puissants seigneurs de la Cour, tenait sa réception bimensuelle dans son grand hôtel, à Paris. Monseigneur se trouvait dans sa chambre du fond, le sanctuaire des sanctuaires, le Saint des Saints, pour la foule des adorateurs attendant dehors, dans la suite des chambres. Monseigneur attendait son chocolat. Monseigneur pouvait facilement avaler beaucoup de choses et selon quel-

ques sombres et rares esprits, il était à craindre qu'il n'avalât avec la même facilité la France entière; mais son chocolat du matin ne pouvait entrer dans la gorge de Monseigneur sans l'aide de quatre hommes robustes, en plus du cuisinier.

Oui, cela prenait quatre hommes, tous les quatre magnifiquement chamarrés et leur chef, qui ne pouvait vivre avec moins de deux montres en or dans ses poches, et c'était à celui qui apporterait le plus de zèle à suivre la noble et chaste mode lancée par Monseigneur pour conduire l'heureux chocolat jusqu'à ses lèvres. Un premier laquais portait le pot de chocolat en la présence sacrée; un deuxième battait et faisait mousser le chocolat avec un

petit instrument qu'il portait pour cette cérémonie; un troisième présentait la serviette favorisée, un quatrième (celui des deux montres en or) versait le chocolat. Il était impossible que Monseigneur se passât de l'un des assistants du chocolat et qu'il se maintint dans sa haute position sans les deux admirateurs. La tache, sur son écusson, eût été ineffaçable, si le chocolat avait été ignoblement servi, par trois hommes seulement; par deux hommes, il aurait fallu mourir.

Monseigneur était sorti la veille au soir à un petit souper où la Comédie et le grand Opéra avaient été représentés d'une façon charmante. Monseigneur sortait la plupart des nuits pour assister à des petits

soupers, dans
Monseigneur é
nable que la
exerçaient bea
lui que les ch
les affaires et
que les besoin

Monseigneur
noble des aff
celle de les
cours; des af
res, Monseign
vraiment noble
tes tendre ve
son propre po
De ses plaisir
Monseigneur a
ment noble ic
faite pour eux
« La terre, et
à moi. »

Pourtant, M
la longue qu
s'introduisaien
et privées; et
cause de ces
avec un fermi
publiques par
vait pas du to
en conséquenc
s'y connaissai
vées, parce
étaient riches
des générations
des dépenses,
part, Monseig
sœur d'un cou
temps d'éviter
tête, ce vêtém
qu'elle pût por
me un objet
fermier-général
noblesse, lequ
tait une canne
avec une pom
trouvait actue
les anticham
prosternait.

Le fermier-
somp tueux. M
trente chevau
mâles se tena
six femmes de
me. Comme u
rien faire d'a
truire, le ferm
mariage l'eût
lité sociale, é
personnalités
tel de Monseig

Les salons
spectacle, orn
que les déco
mieux dans le
épouvantails
nuit se trouva
Notre-Dame
distance entre
raient pu être
sagréable si
sonne de la M
pu y songer.
Des officiers



soupers, dans une société étourdissante. Monseigneur était si poli et si impressionnable que la Comédie et le grand Opéra exerçaient beaucoup plus d'influence sur lui que les choses ennuyeuses concernant les affaires et les secrets de l'Etat, ainsi que les besoins de toute la France.

Monseigneur avait une idée vraiment noble des affaires publiques en général, celle de les laisser suivre leur propre cours; des affaires publiques particulières, Monseigneur avait une autre idée vraiment noble, celle qu'elles devaient toutes tendre vers lui, tendre à augmenter son propre pouvoir, aller dans sa poche. De ses plaisirs généreux et particuliers, Monseigneur avait encore une autre idée vraiment noble, celle que la terre était faite pour eux. Le texte de sa devise était: « La terre, et tout ce qu'elle contient, est à moi. »

Pourtant, Monseigneur s'était aperçu à la longue que des embarras vulgaires s'introduisaient dans ses affaires publiques et privées; et il s'était lié, par force, à cause de ces deux catégories d'affaires, avec un fermier-général. Pour les finances publiques parce que Monseigneur ne savait pas du tout s'y reconnaître, et devait en conséquence les confier à quelqu'un qui s'y connaissait, et pour les finances privées, parce que les fermiers-généraux étaient riches et que Monseigneur, après des générations de grand luxe et de grandes dépenses, devenait pauvre. D'autre part, Monseigneur avait fait sortir sa sœur d'un couvent alors qu'il était encore temps d'éviter la voile suspendu sur sa tête, ce vêtement le meilleur marché qu'elle pût porter, et l'avait accordée comme un objet de valeur à un très riche fermier-général, mais pauvre en titres de noblesse, lequel fermier-général, qui portait une canne appropriée à sa fortune, avec une pomme d'or à son sommet, se trouvait actuellement parmi la foule, dans les antichambres où tout le monde se prosternait.

Le fermier-général était un homme somptueux. Dans ses écuries, il y avait trente chevaux; vingt-quatre domestiques mâles se tenaient dans ses appartements; six femmes de chambre servaient sa femme. Comme un homme qui prétendait ne rien faire d'autre que de piller et de détruire, le fermier-général, bien que son mariage l'eût amené à une parfaite moralité sociale, était la plus importante des personnalités présentes, ce jour-là, à l'hôtel de Monseigneur.

Les salons présentaient un magnifique spectacle, ornés qu'ils étaient de tout ce que les décorateurs pouvaient faire de mieux dans le goût de l'époque. Quant aux épouvantails en haillons et en bonnet de nuit se trouvant tout près — les tours de Notre-Dame veillaient presque à même distance entre ces deux mondes — ils auraient pu être une chose extrêmement désagréable si seulement la moindre personne de la Maison de Monseigneur avait pu y songer.

Des officiers militaires sans connais-

ces militaires; des officiers de marine qui n'avaient aucune idée d'un bateau; des officiers civils sans notion des affaires, des ecclésiastiques effrontés, mondains dans le monde le plus vain, avec des yeux sensuels, des langues relâchées et une vie plus relâchée encore, tous absolument inaptes à leurs diverses fonctions; tous mentant terriblement en prétendant y être aptes; et tous de près ou de loin de la même chair que Monseigneur; et pour cette raison tous plongés dans des emplois publics où il y a quelque chose à prendre, se comptaient par vingtaines et par vingtaines. Non moins nombreuses étaient les personnes qui n'allaient pas par un chemin droit vers un but honnête, quoiqu'elles n'eussent aucun lien direct avec Monseigneur ou avec l'Etat. Des docteurs faisaient de grandes fortunes avec des remèdes inoffensifs pour des malades imaginaires, en souriant à leurs malades de la Cour, dans les antichambres de Monseigneur. Des hommes à projets qui avaient découvert toutes sortes de solutions aux petits maux qui touchaient l'Etat, excepté celle de se mettre au travail et de déraciner le vice, versaient leur baillonnement éperdu dans les oreilles qui voulaient bien les entendre, aux réceptions de Monseigneur. Des philosophes sceptiques qui récréaient le monde avec des mots et qui construisaient des tours de Babel aussi fragiles que des châteaux de cartes pour escalader les Cieux, s'entretenaient avec des chimistes sceptiques qui s'intéressaient à la transformation des métaux, dans ces assemblées merveilleuses.

Une grande consolation venait de ce que toute la société qui fréquentait le grand hôtel de Monseigneur était parfaitement habillée. Si seulement on avait été sûr que le jour du Jugement dernier serait un jour habillé, tout le monde ici aurait été éternellement correctement habillé. De jolies ondulations, et de la poudre, et des échafaudages de coiffure, des teints si délicats, préservés et réparés avec tant d'art, de si galantes épées à regarder, et le sens de l'odorat si délicatement éprouvé, ne pouvaient que faire aller les choses et toujours et toujours. Les exquis gentilshommes si bien nés portaient des bagatelles qui pendaient et qui tintaient quand lan-guissent ils se remuaient, ces entraves d'or sonnaient comme de précieuses clochettes; si bien qu'avec les sonneries et le froufrou de soie des brocards et du linge fin, il y avait une sorte d'agitation de l'air qui éventait le quartier Saint-Antoine et sa faim désolante, non loin de là. La toilette était le seul talisman, infallible et charmeur, dont on se servait pour garder toute chose à sa place. Tout le monde était habillé pour un bal travesti qui ne devait jamais finir. Du Palais des Tuileries, en passant par Monseigneur et toute la Cour, par les Chambres, les Tribunaux de justice et toute la société (des gueux exceptés) le bal travesti descendait jusqu'au bourreau qui, sous le charme, lui aussi, du talisman, était invité à officier frisé, poudré, en habits lacés ornés d'or,

en escarpins de cérémonie et en bas de soie blancs. Monsieur de Paris, comme il était d'usage de l'appeler parmi ses compères de province, Monsieur d'Orléans et les autres, présidait en toilette élégante. Et qui, dans la société réunie à la réception de Monseigneur en cette année 1780 de notre Seigneur pouvait se douter qu'un système reposant sur un bourreau frisé, poudré, lacé d'or, chaussé d'escarpins et portant des bas de soie blancs ne verrait pas s'éteindre les étoiles ?

Monseigneur, ayant délesté ses quatre hommes de Cour de leur fardeau, prit son chocolat et ordonna que les portes du saint des saints s'ouvrissent. Alors, quelle soumission, quelle bassesse rampante, quelle servilité abjecte ! Il y avait tant de courbettes du corps et de l'esprit qu'il n'en restait aucune pour le Ciel.

Le spectacle fini, l'agitation dans l'air devint un petit orage et les précieuses petites sonnettes descendirent l'escalier en tintant. Bientôt il ne resta plus qu'une personne de toute cette foule, avec son chapeau sous le bras, sa tabatière à la main, qui passait lentement entre les miroirs en se dirigeant vers la sortie.

— Je vous souhaite, dit cette personne, en s'arrêtant à la dernière porte et en se retournant vers le sanctuaire, « d'aller au Diable ».

Après quoi, cette personne secoua le tabac à priser de ses doigts, comme si elle avait secoué la poussière de ses pieds, et descendit tranquillement l'escalier.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, élégamment habillé, avec un visage semblable à un masque fin.

Si on l'examinait avec attention on remarquait que la bouche et les yeux étaient trop droits et trop minces; pourtant l'ensemble de ce visage était beau.

Cet homme descendit l'escalier qui menait à la cour, monta dans sa voiture et s'éloigna. Peu de personnes lui avaient parlé pendant la réception. Il s'était tenu à l'écart et Monseigneur n'avait pas été plus chaud dans son accueil. Il lui était, dans sa voiture, assez agréable de voir les gens du peuple dispersés par ses chevaux et éviter de justesse de se faire écraser. Son cocher conduisait les chevaux comme s'il chargeait un ennemi et cette insouciance furieuse n'amenait aucun reproche du maître. On s'était déjà plaint de l'habitude féroce qu'avaient les Seigneurs de foncer à toute vitesse dans les rues étroites et sans trottoirs.

Avec un fracas sauvage et une complète indifférence difficiles à comprendre de nos jours, la voiture se précipitait dans les rues, bousculait aux carrefours les femmes qui criaient et les hommes qui empoignaient leurs enfants en danger. Soudain, à un coin de rue, près d'une fontaine, un enfant fut renversé au milieu des cris cependant que les chevaux se cabraient.

La voiture ne se serait jamais arrêtée sans ce contretemps. Souvent les voitures s'éloignaient, laissant des blessés derrière elles — pourquoi pas ? Mais cette fois le cocher avait eu peur et était descendu aussitôt; il y avait une vingtaine de mains aux brides des chevaux.

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? demanda le voyageur en regardant par la portière avec calme.

Un grand gaillard en bonnet de nuit avait saisi un petit corps entre les pieds des chevaux et l'avait déposé sur le bord de la fontaine. Penché dans la boue et l'humidité, il hurlait comme une bête sauvage.

— Pardon, Monsieur le Marquis, c'est un enfant, dit un homme en haillons.

— Pourquoi fait-il cet abominable bruit ? Est-ce son enfant ?

— Excusez-moi, Monsieur le Marquis, ce n'est pas ma faute mais c'est son enfant.

La fontaine était assez éloignée car la rue en cet endroit formait une place de dix à douze mètres carrés. Comme le grand gaillard s'était subitement levé et venait en courant vers la voiture, Monsieur le Marquis mit aussitôt la main à son épée.

— Tué, cria l'homme avec un désespoir sauvage, les deux mains levées au-dessus de sa tête et regardant le voyageur avec fixité. « Mort ».

Des gens du peuple s'étaient approchés et regardaient Monsieur le Marquis. Leurs yeux ne révélaient que vigilance et empressement; aucune menace n'était visible. Ces gens ne disaient rien ou presque. Monsieur le Marquis jeta son regard sur eux tous comme s'ils n'étaient que des rats sortis d'un trou.

Il tira sa bourse.

— Il me paraît extraordinaire, dit-il, que vous ne puissiez faire attention à moi-même et à vos enfants. Vous êtes, les uns et les autres, toujours sur le chemin. Comment puis-je savoir le mal que vous avez fait à mes chevaux ? Tenez, donnez-lui cela.

Il jeta une pièce d'or par terre pour que le valet la ramassât et toutes les têtes se tendirent en avant pour voir où la pièce

allait rouler. Mais le grand gaillard criait toujours des mots qui ne semblaient pas venir de cette terre. « Mort ».

Il s'interrompit à l'arrivée d'un nouveau venu devant qui tout le monde s'effaça, puis s'appuya contre l'épaule de ce dernier, en sanglotant et geignant, en portant un doigt vers la fontaine où des femmes, penchées sur le corps sans mouvement, gardaient le silence.

— Je sais tout, je sais tout, dit le nouveau venu. Soyez courageux, mon Gaspard. Il vaut mieux que le pauvre petit soit mort ainsi que de vivre. Il est mort, sur le coup, sans souffrance. Aurait-il pu vivre une heure aussi heureusement ?

— Vous êtes philosophe, vous là-bas, dit le Marquis en souriant. Comment est-ce qu'on vous appelle ?

— On m'appelle Defarge.

— Et quel est votre métier ?

— Marchand de vins, Monsieur le Marquis.

— Ramassez cela, philosophe et marchand de vins, dit le Marquis en jetant encore une pièce d'or et dépensez-la comme vous voudrez. Les chevaux, là-bas, sont-ils bien ?

Sans daigner regarder l'assemblée une seconde fois, Monsieur le Marquis regagna sa voiture et il commençait à s'éloigner avec l'air d'un gentilhomme qui a cassé quelque chose par mégarde, et l'a payé, et qui peut le payer, lorsque sa tranquillité fut subitement dérangée par une pièce d'argent qui vola dans sa voiture et y tomba en sonnant.

— Arrêtez, cria Monsieur le Marquis. Arrêtez les chevaux. Qui a jeté cela ?

Il regarda la place où s'était trouvé Defarge, le marchand de vins; le malheureux père se tordait à cet endroit par terre et la forme qui était à côté de lui était celle d'une femme, noire et grande, qui tricotait.

— Chiens, dit le Marquis, mais avec douceur, mais avec un visage immobile, sauf au-dessus des narines. Je vous écraserais et je passerais sur vous avec beaucoup de joie, et je vous exterminerais de sur la terre. Si je savais quel est celui d'entre vous qui a jeté cette pièce, et si ce voyou était assez près, je l'écraserais sous mes roues.

Si basse était la condition de ces pauvres gens et si longue et si pénible leur expérience de ce qu'un tel homme pouvait leur faire avec ou sans les lois que pas une main, ni une voix, ni même un œil ne se levèrent. Personne ne bougea parmi les hommes. Mais la femme qui tricotait regardait fixement, bien en face le Marquis. Sa dignité ne lui permettait pas de s'en apercevoir, ses yeux passaient avec dédain par-dessus elle et par-dessus tout autre. Enfin il s'adossa de nouveau dans sa voiture et donna l'ordre : « Allez ».

Il partit et d'autres voitures suivirent à grande allure; le Ministre, l'homme à projets, le fermier-général, le Docteur, l'homme de loi, l'Ecclésiastique, le Grand Opéra, la Comédie, tout le bal travesti, à grande allure, passaient en tourbillons. Les rats sortaient de leurs trous pour les regarder, et ils restaient des heures à regarder; les soldats et la police en s'interposant quelquefois entre eux et le spectacle faisait une barrière derrière laquelle ils se cherchaient, guettant entre les ouvertures. Le père avait déjà depuis longtemps le corps de son enfant et s'était caché avec. Quant à la femme qui l'avait gardé quand il reposait sur le bord de la fontaine, elle restait là, assise, regardant l'eau couler et le passage du bal travesti — et l'autre femme, celle qui avait tricoté, elle tricotait encore avec la patience du Destin. L'eau de la fontaine coulait, le ruisseau rapide s'en allait, le jour devenait nuit, tant de vies couraient dans la ville vers la mort selon la règle, le temps et la marée n'attendaient personne, les rats dormaient, groupés ensemble dans leurs trous obscurs, le bal travesti allait souper dans les lumières, tout suivait son cours.

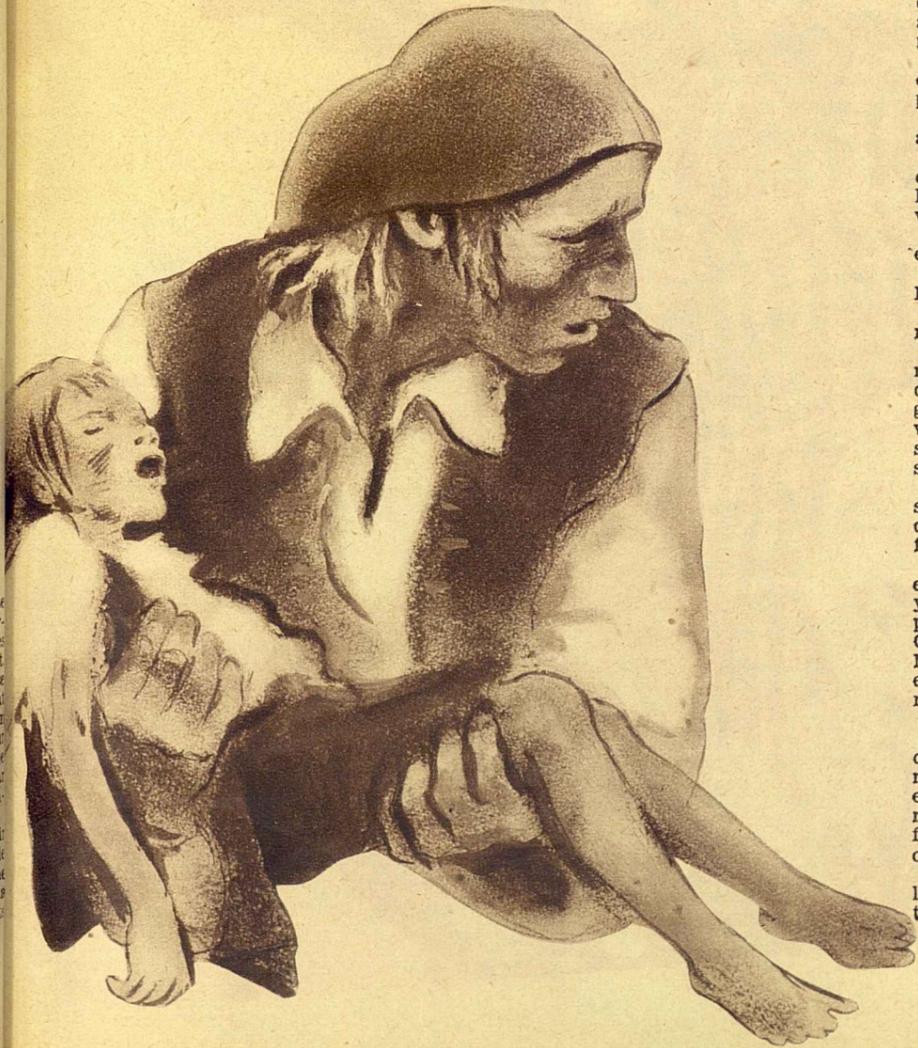
V

M. le Marquis, dans sa voiture (qui aurait pu être légère, tirée par quatre chevaux de poste et conduite par deux postillons) montait avec peine une côte escarpée. La rougeur visible sur le visage de M. le Marquis n'était nullement l'indice d'une faute contraire à la bonne éducation; elle ne venait pas du dedans; elle était provoquée par une circonstance extérieure, hors du contrôle du marquis — par le soleil couchant. Le soleil couchant jeta tant de lumière dans la voiture, comme celle-ci atteignait le sommet de la colline, que l'occupant fut couvert de pourpre.

— Cela disparaîtra bientôt, dit-il en regardant ses mains.

En effet, le soleil était si bas qu'il disparut à ce moment. Le lourd frein fut ajusté à la roue, la voiture descendit la colline dans un nuage de poussière et la lumière rouge s'en alla aussitôt; comme le soleil et le marquis étaient descendus ensemble, il ne resta rien de lumineux lorsque le postillon enleva le frein.

(A suivre.)



La RAPSODIE FORAINE

L A F É E R I E (1)

Les baraques, les ménageries, les loteries, les balançoires, les manèges déversent sur la foule, de plus en plus dense, un luxe étonnant de lumières. Mille haut-parleurs abandonnent à tous les vents mille chansons venues de tous les pays du monde; les airs espagnols, la chanson à boire, le tango, la valse viennoise, le chant hindou, la java, et les airs antillais s'entremêlent.

Les lambrequins dorés; les poteaux enluminés; les tentures, les guirlandes; les fanions jaunes, verts ou écarlates; les rayons chargés de poupées, de sucreries, de parfums, de liqueurs; la roue qui chante en tournant; le bruit des carabines et des pétards; les aboiements des chiens dressés; le regard électrique du robot; le maillot rutilant de la jolie danseuse; les roulements de tambour; l'appel aigu du jeune clown; et le sourd rugissement du lion... Tout cela n'est-il pas propre à faire sortir les hommes de leurs tristes demeures ?

Celui qui n'a pas le sou, celui-là même s'amuse. La Fête n'est pas seulement dans la baraque, derrière le décor ou le rideau bigarré; Elle est là dans la rue; Elle luit pour tous; Elle embrase la foule; Elle explose sous le ciel, la Fête magnifique — la Fête populaire !

Il y a là des apprentis en bleus de travail — ils n'ont pas d'habits du dimanche — il y a là des vieillards en pantoufles, des couples de tous les âges, des mères et leur ribambelle d'enfants, des terrassiers tout frais rasés, des femmes enceintes, des métallos, des couturières, des marins, des soldats, des prolétaires arabes, chinois, italiens, des chômeurs, un infirme dans sa petite voiture. Tous les logements du quartier sont vides.

Une petite négresse, un peu dépaysée, qui tient par la main sa jolie enfant, considère de ses grands yeux nostalgiques les pitreries du mannequin vivant placé à l'entrée du beau manège. Elle va, de baraque en baraque, sans déboursier un sou — et pour cause —; de temps en temps, elle prend sur son bras sa petite fille afin de lui montrer la tignasse comique d'un bouffon ou les exploits savants d'un singe.

Car on peut voir sans payer les animaux dressés dans leurs exercices; après la séance, le dompteur, en habit rouge, fait la quête :

— On donne ce qu'on peut... Donne qui peut!

Les voilà bien les amuseurs du peuple, du peuple qui n'a pas le sou.

Et partout, c'est la parade, la parade gratuite et endiablée, aux sons des cuivres, des castagnettes et des tambourins.

Mais pour 75 centimes, ceux qui n'iront pas en vacances peuvent monter dans le train électrique « Paris-Lyon-Marseille »! Pour 2 francs, ceux qui jamais ne voyagent en taxi ont l'illusion d'avoir une torpédo, un canot automobile, ou même un avion qui décolle! Pour quelques pièces de monnaie vous pouvez gagner une tablette de chocolat, un kilo de sucre, une bouteille de champagne. Pour 1 franc, vous verrez « le Mur de la Mort », piste verticale sur laquelle deux motocyclistes se

poursuivent, à une vitesse folle, en étendant les deux bras. Et puis, partout, pour quelques sous, vous verrez des acrobates, des danseuses, des lutteurs, des pantomimes et des bateleurs sympathiques.

Vous verrez aussi la baraque défraîchie du vieux forain désenchanté... Le vieux forain et sa « vieille », muets, les deux coudes sur la planche usée, les deux mains sous le menton, trop vieux pour faire un geste, trop vieux pour rire et mimer; trop pauvres pour se permettre de ne plus travailler, regardent de leurs yeux pétris de trants et pleins de lourds souvenirs, la jeunesse qui passe...

De temps en temps, un homme se détache de la foule; le vieux forain charge lentement la carabine, sa vieille ramasse lentement la monnaie (la bouchée de pain); et l'homme troue un carton et casse une pipe...

Les parents font cercle autour du manège où viennent de grimper les petits; la joie et de soulagement ils laissent tomber leurs deux bras, écarquillant les yeux comme leurs gosses.

La femme du forain, hier barbouillée de graisse, ce soir ravissante comme une fée, donne les billets et les « bon pour un tour à l'œil »; puis elle change l'aiguille du phono, place un disque sur le plateau, et pousse la manette du moteur.

En route !

Aviateurs, automobilistes et cavaliers usent à l'envi de leurs fouets, de leurs klaxons et de leurs volants. Voici un bambin qui appuie sur les pédales de son vélo avec la conviction d'un coureur. Et cette petite fille qui tire sur la sonnette de l'autobus ! Sa jeune maman monta sur le même manège, il y a de cela dix ans.

C'est ici, vraiment, l'endroit le plus merveilleux de la fête.

Un manège d'enfants! La voilà bien, la Féerie!

Les danseuses aux jupes lamées, les nains, les gymnastes et les clowns se rassemblent à l'entrée du cirque, pour la parade.

Un petit cheval bai, ceinturé d'or, participe lui aussi au joyeux tintamarre; il danse la biguine et salue.

Un coup de fouet.

— Souriez !

Et le petit cheval, regardant la foule, y va de son large sourire.

— Mesdames et messieurs, ça ne coûte que deux francs !... Quarante sous !

— Vingt sous pour les enfants, les chômeurs et les soldats !...

— La représentation commence !

En maillot de soie rouge, une ombrelle à la main, la danseuse de corde au visage rayonnant, au corps souple et gracieux, provoque une salve d'applaudissements.

Les employés, livrées et casquettes galonnées, se précipitent sur la piste, agiles comme des acrobates, les bras chargés d'accessoires.

Voici les clowns chamarrés, cocasses au possible, et souvent spirituels. Ils gênent les employés dans leur travail, reçoivent des soufflets sonores, ramassent des « bûches » colossales. Voici les oies savantes qui marchent au pas, font demi-tour à droite, à gauche, et s'arrêtent au commandement du bateleur.

Les musiciens, sérieux et joufflus, soufflent inlassablement dans les bugles, les trompettes, les pistons; et la sueur baigne leurs tempes.

(1) Voir Regards du 30 juillet.



La parade, toujours égale, toujours nouvelle.

« Je suis un monstre, et j'en vis ».

Exotisme à d'autres.

Ecrire dans l'es avec son cor

RAINE

PAR
PIERRE BOCHOT

partout, p
pantomim
té... Le vi
s deux ma
et mimer
s yeux pé

orain cha
bouchée

les petits;
ant les y

e comme
nge l'aigu
eur.

leurs klax
vélo avec
l'autobus

owns se r
intamarre

e sous !

rde au vis
ements.

piste, ag

ls. Ils géne
nt des « l
demi-tour

es bugles.

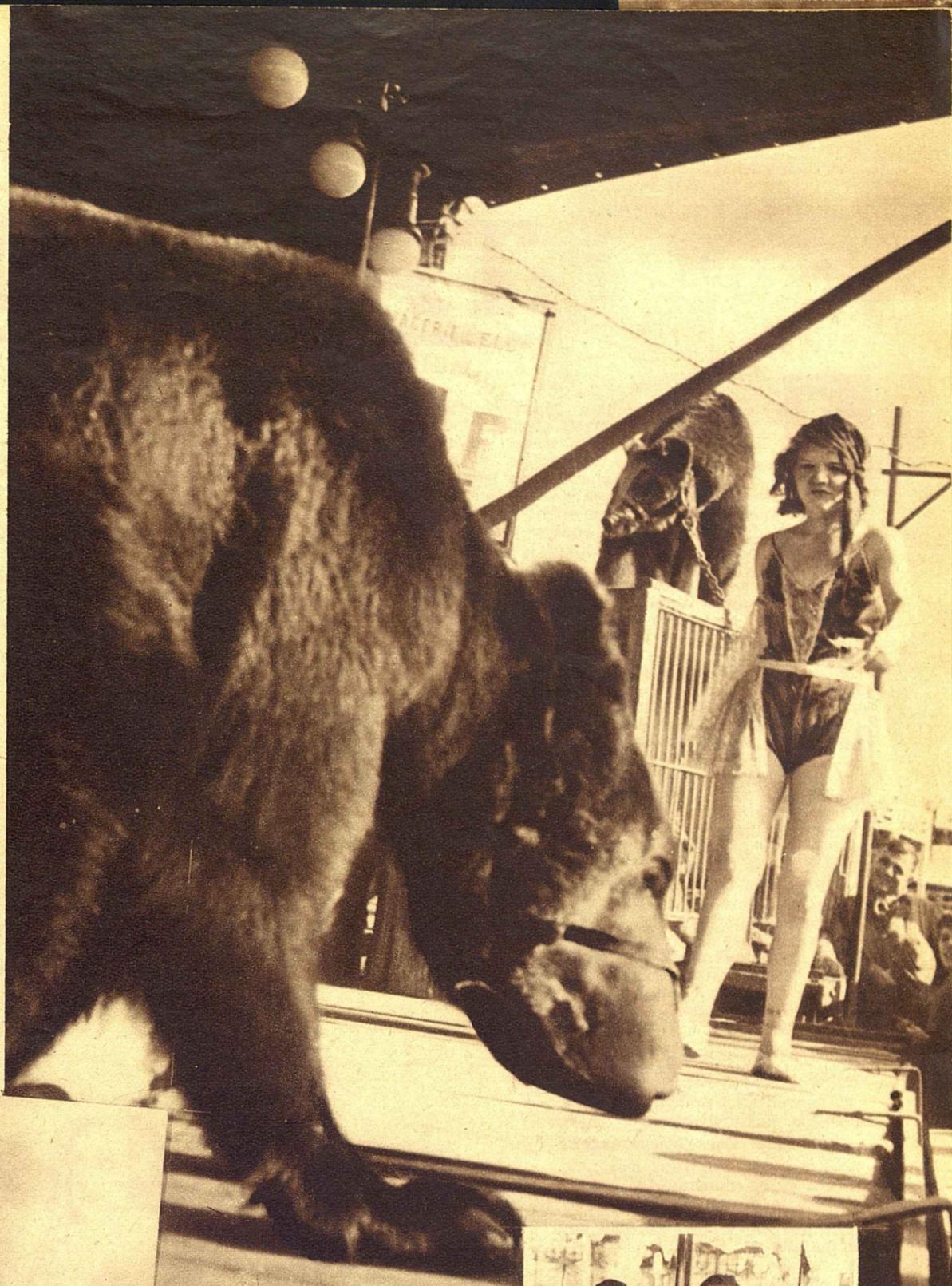


Exotisme à bon marché, qui en vaut bien d'autres.

toujours
rs nou-



rire dans l'espace,
avec son corps.



La belle et la bête.



L'auto pour tous, pour toutes.

Un poney blanc et bai, joli comme un cheval de bois, fait une entrée triomphale. Il galope superbement, saute l'obstacle, danse en mesure, se fait applaudir et saluer.

Le plus drôle de tous les clowns avale une bougie allumée ! Aussitôt, les spectateurs voient une lampe briller dans son ventre ! Il exécute ensuite toute une série de pirouettes et de bouffonneries que l'on ne peut décrire.

L'équilibriste au visage grave évolue sur une chaise dont deux pieds seulement reposent sur la barre du trapèze; la chaise est remplacée par une énorme sphère étoilée — alors la respiration vous manque — l'équilibriste, debout sur le globe, les bras au ciel, un pistolet dans chaque main... Pan !

Puis, le poney alezan, ceinturé d'or, qui figurait brillamment dans la parade, s'élançe au galop sur la piste.

— Bravo ! Bravo !

C'est plutôt un bijou — un diamant — qu'un cheval ! Voyez comme il est fier, avec son harnais blanc, sa ceinture de métal et son panache. Il est grassouillet comme un petit porc et majestueux comme un lion. Sa crinière éclatante et frisée flotte sur sa belle encolure comme un riche mouchoir de soie blonde. Il montre les dents; il sourit. Il galope fougueusement. Il rue. Son maître le cingle.

Et voici qu'il danse, le petit cheval merveilleux, avec grâce, avec vigueur, avec intelligence.

Et il saute à la corde, comme une petite fille !

— Bravo !

Après la représentation, les spectateurs enthousiastes escaladent les bancs et sautent sur la piste pour entourer le poney savant, le caresser, le complimenter; et, aussi, pour sympathiser avec l'employé qui veille à ce que le petit cheval reste sage. (A suivre.)

TAXI-GIRLS

TRADUCTION
DE
J. E. POUTERMAN

Je montai jusqu'au deuxième étage par un escalier étroit et mal éclairé, m'arrêtai devant la caisse, achetai dix tickets pour un dollar, et, passant par une porte à deux battants, pénétrai dans une vaste pièce obscure. L'orchestre, installé sur une estrade, jouait des airs entraînants. Dans un carré entouré d'une corde et réservé pour la danse, évoluaient trois couples. Un projecteur balançait son faisceau lumineux d'un mur à l'autre. Une quinzaine de jeunes filles en robes du soir se tenaient à l'entrée, et lorsque la lumière du projecteur se promenait dans leurs rangs, on pouvait voir leurs corps à travers les robes.

Je fis quelques pas et m'arrêtai devant la corde. Les filles me lancèrent des coups d'œil, en jouant de leurs hanches. Une d'elles passa son bras sous le mien, approcha son visage et colla sa langue dans mon oreille. Elle dit:

— Je te veux.

Je répondis par un geste négatif. Une autre jeune fille se pencha vers moi, en murmurant:

— Je parie que tu me le feras bien...

Une magnifique fille blonde, l'air embêté, se tenait sur le seuil de la porte. Elle me sourit, tourna légèrement la tête et dit:

— Paye-moi un bock!

Je répondis:

— Va pour un bock!

Nous entrâmes dans la pièce à côté plus obscure encore que la première. Il y avait un bar et quelques tables occupées par des couples qui chuchotaient. On nous apporta deux verres de bière.

Je demandai:

— Quoi? C'est un bordel?

— Penses-tu! Une boîte avec des taxi-girls, répondit-elle.

— Pourquoi alors l'accrochage?

— C'est que le business n'est pas brillant en ce moment. Les clients ont la frousse, il faut les secouer.

Elle but son verre d'un trait, en commanda un autre, le vida et dit:

— On y va pour un troisième?

— Dis donc, tu vas l'abimer, ta ligne.

— C'est comme tu voudras. Alors on danse?

— Je ne veux pas danser. Je te donnerai un dollar, mais reste un moment tranquille et parle-moi comme un être humain.

Elle dit:

— Pas de pourliche, le patron ne permet pas qu'on nous en donne. Il faut que tu dépenses ton fric en séchant des glass ou en gigotant.

— Ça va! Gargarise-toi! On va voir ce que tu peux en remettre.

— La bière, tu sais, ça me connaît.

— Vas-y!

Elle sourit:

— Ce sera pour tout à l'heure.

Nous restâmes assis dans l'obscurité en fumant des cigarettes. Je regardais son beau visage.

Au bout d'un moment elle se pencha vers moi:

— Tiens, voici le patron, vaut mieux commander un bock.

Le patron en bras de chemise, exhibait un air farouche. Il s'approcha d'un couple attablé à côté de nous et dit d'une voix rauque:

— Hélène, c'est pour ton propre bien que je te le dis. Si je t'attrape encore donner des rendez-vous dehors, je te flanque à la porte.

Je dis:

— Charmante, ta boîte!

— Oh, tu sais, me répondit la blonde, il y a pire. Dans Cook Street, il y a un caboulot où on ne porte même pas de robes. Il faut travailler en soutien-gorge et short.

Je me mis aussi à boire de la bière, cela me rendit bientôt sentimental. Je dis:

— Nom de Dieu! On devrait foutre le feu à des boîtes comme ça!

— Et moi, où est-ce que j'irais alors travailler? J'ai mon homme qui est dingue, faut bien que je paie l'hosto pour lui.

— Pourquoi dingue?

— Je sais pas, moi. Peut-être qu'il est tombé sur la tête quand il était môme. Tout ce que je sais c'est qu'il faut payer trois cents balles chaque semaine.

Un couple s'arrêta devant notre table. Ils étaient tous les deux grands et beaux. Le gars portait un complet tout neuf. La fille dit:

— On se plante là, ça ne te fait rien Cinthya?

— Il y a de la place, répondit la blonde. Asseyez-vous. Clio, je te présente mon ami. Et ça, c'est l'ami de ma copine. Faites connaissance.

Ils prirent place à notre table. Le gars sortit de

illustration de



sa poche une bouteille de whisky. Nous la cachâmes sous la table, et commandâmes des bocks. On se penchait sous la table pour boire le whisky. Clio dit:

— Mon ami sort de la prison.

— C'est ma première nuit dehors, confirma le gars. Ils m'ont laissé sortir sur parole. Fallait rentrer aujourd'hui même. Je devrais déjà faire dodo depuis 9 heures.

Cinthya dit:

— Pourquoi que tu n'es pas rentré alors? C'est loufoque ce que tu fais là.

— Deux ans que je me suis promis cette nuit, répondit le gars. Je l'ai attendue comme le Bon Dieu. Je ferai cette nuit comme ça me plaît même si c'est...

Clio... la bouche.

Elle d...

— ...

— ...

— ...

A... dis:

— ...oi, Cinthya?

— ... la nuit.

— ...ement pour

— ... je ne veux

m'a...

plu...

— ...primes avec

— ... Je voulais le

— ...roles ne ve-

— ...out d'un mo-

— ...et nous par-

— ...xi. Un quart

— ...s devant une

m...

— ...mes par une

— ...chambre. La

— ...pus voir que

— ...cuisine à une

— ...de laquelle

— ...bots de géra-

— ...âmes la bou-

— ...etée en route,

et nous...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

— ...

33.000 métallos

font un CADEAU

Costes se penche avec un intérêt non dissimulé sur le tableau de bord.



...et signe la police d'assurance, offerte avec la voiture. Les métallos ont vraiment pensé à tout.



Un devoir qui n'a rien de désagréable.



Costes parle de l'application du contrat collectif. La voiture l'attend en silence.



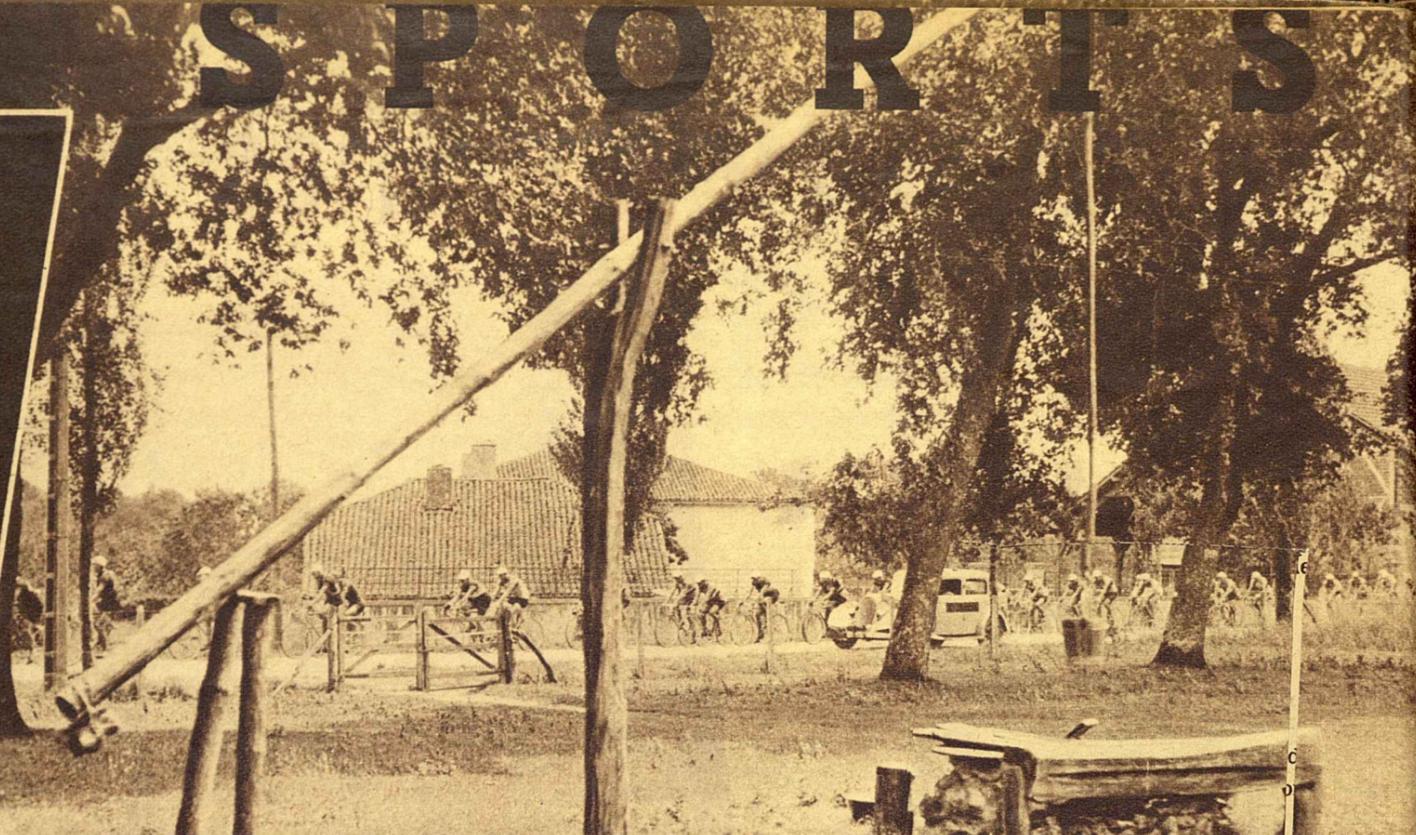
Au mois de juin, les 33.000 ouvriers de chez Renault ont fait grève pour défendre leurs conditions d'existence et ont occupé les usines, dans un calme et une discipline qui ont fait l'admiration de tous. Il y avait, avant ce mouvement, à peine un millier de syndiqués parmi eux. Après la victoire, la totalité des métallos de Renault a rejoint la C. G. T., et leurs délégués agissent pour la stricte application du contrat collectif, dans la pleine reconnaissance de leurs droits, im-

L'un des bons artisans de cette victoire fut Alfred Costes, « Fredo », député de Boulogne, qui, la grève durant, fut sans cesse sur la brèche. Les métallos, pour le remercier, lui ont offert une automobile, de leur fabrication, naturellement. 20 sous chacun ! Mais quand ont est 30.000... Ce cadeau a été remis à Fredo au cours d'une petite fête de famille, dont notre photographe Chlm a saisi quelques aspects.

Quelques membres de la famille.



REGARDS sur le TOUR



Le peloton traverse les forêts des Landes.

SOUVENT déjà je me suis appliqué à démontrer combien étaient valeureux, courageux et résistants, les coureurs qui parviennent à « boucler » leur Tour de France.

Cela ne saurait signifier qu'il n'y a, dans cette grande épreuve populaire, que du sport.

Ce n'est même pas, hélas ! sa raison d'être.

Sait-on que le « Tour de France » est une entreprise commerciale, j'entends au sens légal et exact du mot.

Eh bien ! Oui. Le Tour de France, à l'égal de toute autre firme, possède un numéro au Tribunal du Commerce et est normalement déclaré. Les recettes en sont fournies par les commissions qui paient le saucisson X ou le savon Y pour avoir le droit de suivre (de précéder, plus exactement) la course ; les arrivées sur piste, qui rapportent gros ; la vente du journal organisateur, qui double son tirage durant un mois ; et enfin la publicité dudit journal, dont le tarif augmente en proportion du tirage accru.

Quant aux dépenses, elles sont réduites au maximum !

Quelques exemples au hasard : Les voitures officielles sont fournies gratuitement, moyennant publicité ; les primes et prix des coureurs sont offerts « gracieusement », pour la plupart, par des apéritifs, cirages, chaussures et autres compagnies d'assurances ; le ravitaillement des coureurs par le saucisson M ou le jambon O ; etc., etc...

Lorsque l'Auto annonce une prime de 50.000 francs, par exemple, le ou les coureurs qui l'ont gagnée ne touchent en réalité que 35.000 frs.

M. Desgrange en a intercepté 30 %. Ni plus, ni moins !

Est-ce tout ? Et avons-nous épuisé tout le sac à malices « desgrangesque » ? Pas si vite !

Le touriste routier, salarié de seconde zone (pour le « patron ») est payé chaque jour 100 francs : 50 francs par l'Auto, 50 francs par une quelconque marque d'apéritifs ou de savon dentifrice.

Mais qu'un touriste routier gagne des prix ou des primes : on lui reliendra d'abord les 30 %, puis jusqu'à concurrence des 2.600 francs totaux (26 jours à 100 francs).

A ce compte, mettons qu'il y ait 3 touristes routiers au total qui auront de l'argent à toucher après l'arrivée au Parc des Princes. Les autres, évidemment, auront mangé, bu, dormi, mais n'auront pas gagné un seul centime !

Mais il y a mieux !

L'Auto, rappelons-le, ne paie que pour 50 % ses touristes routiers. Mais il retient les prix et primes sur la totalité des 2.600 francs.

Jacques ANTHEIL.

RETOUR DU TOUR

QUARANTE MILLE personnes ont assisté dimanche, au Parc des Princes, à l'arrivée du Tour de France. Les coureurs sont entrés sur la piste au milieu de l'après-midi. Mais les portes du stade avaient été ouvertes dès neuf heures du matin, et, dès ce moment, elles livrèrent passage à la foule. Avant midi, l'immense stade était déjà à demi plein. Partout s'organisèrent des casse-croûte, avec œufs durs, veau froid, camembert, deux prunes et un demi de rouge. Pour digérer, l'on chantait...

D'instinct en instinct, par milliers les spectateurs arrivaient, se casaient au hasard des places encore vides. A partir d'une heure, il commença à être difficile de se placer. A trois heures et demie, tribunes et gradins étaient pleins à craquer. Il fallut fermer les portes.

Et ce fut, un peu plus tard, ce que l'on appelle « l'apothéose ».

Certes, la foule, sur les routes, s'est trouvée nombreuse encore pour acclamer

les coureurs au passage. C'est, au Parc des Princes, on s'est littéralement écrasé pour assister à l'arrivée de la grande épreuve. Mais peut-être sera-t-on bien embarrassé si l'on avait à faire la part de ce qui entrait de coutume, d'habitude, de routine, dans la ruée des masses vers le Parc des Princes.

Le Tour de France, disons-le tout net, manque d'intérêt. C'est une grande machine, qui a pris peu à peu des proportions telles que ceux qui l'avaient conçue ne s'en sont plus sentis les maîtres. Cette machine était à l'origine purement sportive. Il est venu s'y ajouter des rouages publicitaires, qui se sont multipliés, qui se sont graduellement substitués au mécanisme originel, et qui ont fini par prendre tant d'importance que la course elle-même, dans la machine, est devenue une pièce secondaire.

Si l'on admet ce que les mathématiciens appellent la preuve par l'absurde on est bien obligé de constater que l'échec du Tour cette année coïncide bien moins avec l'abandon des principaux as qu'avec celui d'Henri Desgranges. Agé, malade, il avait quand même voulu prendre le départ, voilà un mois. Il avait voulu suivre la course, en tenir les rênes, veiller à son bon fonctionnement, et, surtout, éviter cet enflure de la publicité qui risquait d'étouffer le Tour. Car la publicité rapporte. Mais il n'en fallait pas trop.

Malheureusement, après quelques étapes, Desgranges a dû lâcher. Et, dès ce jour-là, le Tour est tombé en quenouille.

Dans sa villa de la Côte d'Azur, Henri Desgranges, si sa santé le lui permet, doit actuellement rechercher les moyens de redonner au Tour de France, à son Tour de France, force et jeunesse.

Il va consulter les suiveurs, et ceux-ci lui diront, tous, que la formule des équipes nationales est désormais périmée, et qu'il faut revenir à la formule individuelle. Tout a été essayé, déjà : course par équipes, course par marques, course contre la montre, course individuelle.

De nouveau, ce procédé sera remis au point, et appliqué.

Peut-être ainsi le sport reprendra-t-il ses droits. Actuellement le Tour, depuis le « Directeur » jusqu'au dernier coureur, n'est qu'une affaire d'argent. Les maisons qui participent à la caravane publicitaire luttent, elles aussi, à coups de billets de mille. Une compagnie d'assurances a distribué, en une fois, 100.000 francs. Où s'arrêtera-t-on ?

L'aspect purement sportif du Tour de France s'estompe de plus en plus.

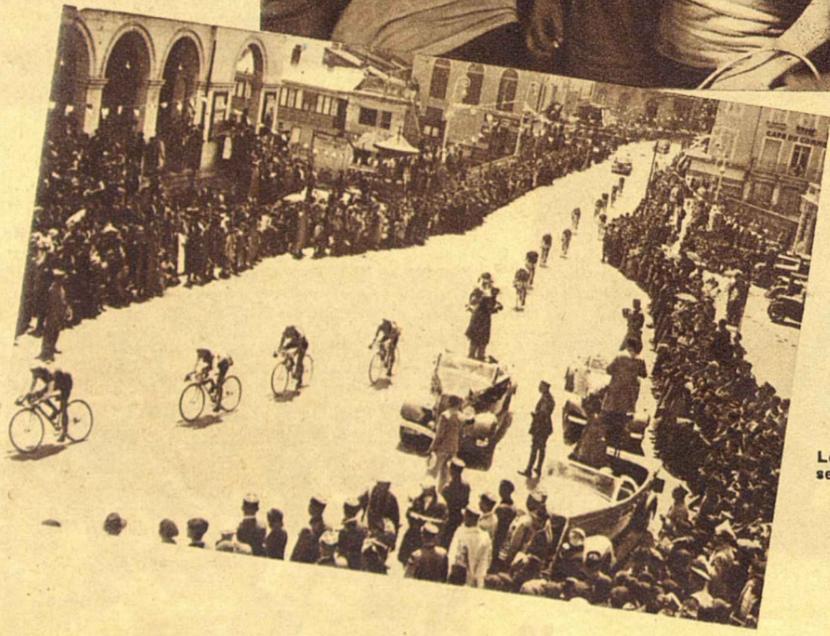
Des quarante mille spectateurs qui sont venus dimanche au Parc des Princes en est-il un seul qui, en voyant Sylère Maës, ou Magne, ou Level, ne se sont pas posé la question : « Combien va-t-il gagner ? »

En est-il un seul, par contre, qui se soit demandé : « Quelle était sa capacité thoracique au départ, quelle est-elle maintenant ? »

Y. GROSRICHARD.



Antonin Magne félicite Le Grevés, vainqueur d'une étape.



Les coureurs traversent Mont-de-Marsan



LE CHEMIN DE LA JEUNE FILLE SOVIÉTIQUE.
Katia Mednikova est fille d'une Kolkhoziennne et travaille à l'usine « Calibre ». Elle a occupé ses loisirs à étudier l'art du pilotage à l'aéroclub central de Moscou et, à la fin de l'année, passa brillamment son examen de pilote. La jeune pilote a 18 ans à peine, mais compte déjà à son actif 160 vols. Sur notre photo: Katia Mednikova et sa mère.

LA FEMME, L'ENFANT, LE FOYER

LA FEMME ET LE MOUVEMENT SOCIAL

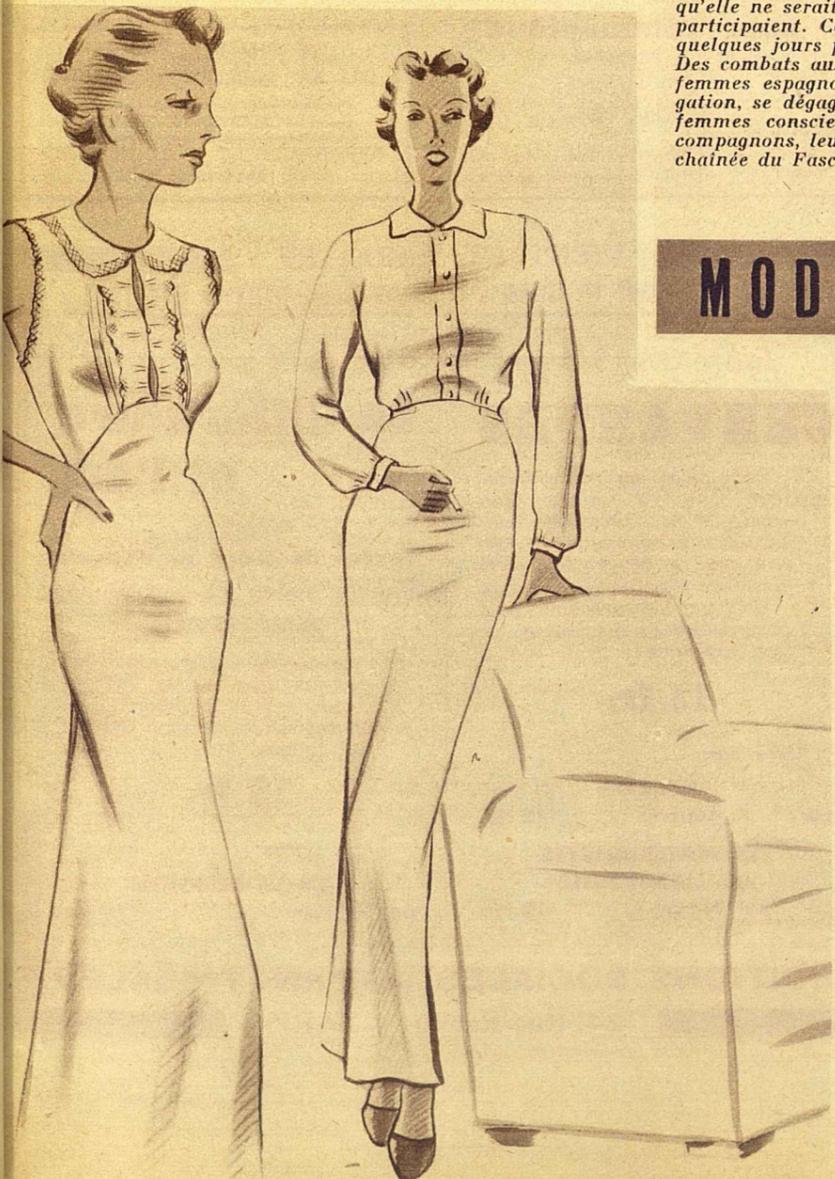
Qu'elles soient ouvrières, paysannes, fonctionnaires, employées ou simples ménagères, les travailleuses sont de plus en plus nombreuses à comprendre qu'elles sont, au même titre que les hommes, intéressées au mouvement social. Lorsqu'on dit aux femmes « la politique, ce n'est pas votre affaire » on les trompe. En effet — et nous l'avons ici souligné bien souvent — les femmes qui travaillent, occupent dans la société une situation on ne peut moins privilégiée et ont même à souffrir davantage du régime capitaliste que leurs compagnons. Les plus clairvoyantes sont depuis longtemps déjà entrées dans l'action; beaucoup d'autres ont été entraînées lors des dernières grèves au cours desquelles elles ont pris conscience de leur propre force. Toutes sont aux prises avec les difficultés de la vie et même si elles

ne sentent que plus ou moins confusement les causes de ces difficultés aucun ne peut rester indifférent au dramatique conflit qui oppose les forces de la réaction aux forces vives d'un peuple luttant pour sauvegarder ses libertés et établir un régime qui ne soit pas basé sur l'égoïsme, l'injustice et le profit. Pour défendre ses privilèges, le vieux monde ne reculera devant rien. Le Fascisme est sa dernière arme, c'est en lui qu'il a mis tout son espoir. La réaction ne cède devant la volonté du peuple que lorsque cette volonté sait s'imposer, les événements d'Espagne nous le prouvent une fois de plus. L'arme sanglante du Fascisme, elle ne se brise que sur un rempart suffisamment solide et ce rempart, seul la population laborieuse peut et doit le dresser. L'union est la première condition de sa réussite. Au cours d'une conférence récemment faite aux représentantes de la presse féminine, Jacques Duclos a souligné la nécessité de cette union et montré qu'elle ne serait vraiment inébranlable que si les femmes y participaient. Cette nécessité n'est-elle pas devenue depuis quelques jours plus évidente, plus claire et plus impérieuse? Des combats auxquels se trouvent contraints nos camarades femmes espagnoles dont nous saluons l'héroïsme et l'abnégation, se dégage une leçon dont sauront profiter toutes les femmes conscientes du danger que présentent pour leurs compagnons, leurs enfants et pour elles-mêmes la fureur déchainée du Fascisme, la rage et la cruauté de la Réaction.

Lulu JOURDAIN.

MODE & COUTURE

Voici deux autres modèles de chemises de nuit. L'une a la forme classique du chemisier, manches longues, légèrement froncées et serrées dans un petit poignet, col formé par une bande droit-fil, même bande droit-fil où se trouve le boutonnage du devant, corsage un peu froncé à la taille, jupe droit-fil, la taille est resserrée par une ceinture qui part de chaque côté du devant et va se nouer derrière. Boutons lingerie en même tissu ou en nacre. L'autre, plus fantaisie sera très seyante pour celles qui ont la poitrine un peu forte, celle-ci étant un peu dissimulée par le petit volant froncé qui forme jabot sur le devant du corsage. Ce petit volant est simplement bordé d'une toute petite dentelle, il est pris en couture à l'encolure et dans l'empiècement qui descend vers la taille en formant un demi-cercle. De chaque côté des volants 5 petits plis lingerie garnissent le devant du corsage qui se termine à l'encolure par un petit col rond bordé de la même dentelle ainsi que les emmanchures largement échancrées. Le bas de la chemise est taillé en forme.



les conseils de GINETTE

NOTRE CUISINE

TARTE AUX LEGUMES

Lavez, coupez et faites cuire ensemble toutes espèces de légumes de saison et passez-les en purée. D'autre part, préparez une pâte à tarte et faites-la cuire au four. Dans le fond de la tarte disposez quelques dés de jambon frit au beurre, puis versez la purée que vous aurez bien battue en y ajoutant du beurre et une petite cuillerée de crème. Vous saupoudrez le tout de fromage râpé et vous ferez dorer au four. Laissez-la environ dix minutes, pas plus, et servez de suite.



PETITS GATEAUX DE POMMES DE TERRE

Faites cuire à l'eau de grosses pommes de terre et faites-en une purée que vous mélangez avec de la farine pour en faire une pâte que vous roulez et aplatiez sur une planche. Coupez alors des losanges que vous jetterez dans une friture d'huile chaude. Egouttez soigneusement, saupoudrez de sucre et servez avec de la confiture.



CONSEILS PRATIQUES

Pour séparer le blanc du jaune d'un œuf d'une façon très simple et propre, il suffit de percer de chaque côté de la coquille un petit trou. Tenant l'œuf entre le pouce et l'index on le secouera doucement au-dessus d'un bol ou d'un verre et le blanc s'écoulera entièrement par le trou.



UNE LECTRICE M'ÉCRIT de bien vouloir insérer la recette d'un excellent remède pour guérir certaines constipations; ce remède si simple et si peu coûteux rendra, dit-elle, sûrement grands services à nombre de nos amies. Nous nous faisons un plaisir de transmettre cette recette et nous la remercions bien vivement.

Acheter un kilo de gros son (0,80) et en prendre une cuillerée à café après les deux principaux repas, boire un peu d'eau par dessus pour aider à avaler.

Continuer ce traitement pendant six mois au moins même s'il agit au bout de très peu de temps.

LE BONHEUR DES ENFANTS
LA TRANQUILLITÉ DES PARENTS
C'est l'illustré de la Jeunesse

Mon Camarade

qui paraît le jeudi, tous les 15 jours.

Le Numéro : 0 fr. 40.

Achetez aussi tous les 15 jours :

**LES LIVRETS DE
"MON CAMARADE"**

Un récit complet et illustré de 32 p. :
0 fr. 50.

Abonnements. — 1 an : 10 frs.

Abonnements combinés avec « Mon Camarade » : 16 frs

UN JEUDI : MON CAMARADE !

UN JEUDI : UN LIVRET !

E. S. I. 24, rue Racine, 24
PARIS-6^e

Pour Bébé

Faites 30% d'économie en achetant
DIRECTEMENT AU FABRICANT
au prix de gros

tout son trousseau de 1 jour à 8 ans.
Couches, langes, burnous, douillettes,
robes, manteaux, costumes, etc.
Catalogue R illustré franco.

MEURET, 77, Rue Rambuteau, PARIS-1^{er}

GOSAS DE ESPAÑA

par H. Monier



« - Il est resté fidèle au gouvernement...
- Qui on le fusille pour haute trahison! »

« - En somme, général, quel est votre but exact?
- Cette blague! me nommer maréchal.



« - Dieu de bonté, faites moi périr cette racaille dans les tourments! »

Les gars de la bandéra à la rescousse...



« - Livrer des armes au gouvernement espagnol, c'est passer à la boucherie...
- Surtout avec la nationalisation... »



- Kss! - Ksss! - Ksssss !!!

regards

FIGURES

de

L'ESPAGNE

EN LUTTE



24 pages

une

F E M M E

une

MILITANTE

un

C H E F

PASSIONARIA

p&p

ELIE FAURE